

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 707 — 29 Octobre 1870.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement en accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Les pigeons voyageurs. — Bulletin de la guerre. — M. Dorian. — L'artillerie — Souvenirs du siège de Paris, par Lo-

rédan Larchey. — Au ballon-poste. — Chronique musicale. — Les projectiles prussiens. — L'aurore boréale.

GRAVURES : Intérieur du colombier des pigeons voyageurs. — Les pigeons dits *Gambetta* et *Kératry*. — La maison de M. Ed. Cassiers, éleveur de pigeons voyageurs. — M. Do-

rian. — La gare d'Orléans servant à la construction des ballons-poste. — La ville de Tours. — Nos canons et nos pointeurs. — Aspect de la place du Trocadéro dans la journée du 21 octobre. — Reconnaissance du 14^e corps d'armée. — Aspect de l'aurore boréale du 24 octobre.



SIÈGE DE PARIS. — Intérieur du colombier des pigeons messagers, appartenant à M. Ed. Cassiers. — (Dessin d'ap. nature de M. Vierge.)

COURRIER DE PARIS

Deux lignes, bien sèches, bien brèves, extraites d'un journal de la Seine-Inférieure, nous ont annoncé une nouvelle qui, survenue il y a trois mois, aurait ému toute la France et impressionné le monde entier :

« Alexandre Dumas, dit le *Journal de Rouen*, est mort au Puy, chez son fils. » Et la nouvelle a passé inaperçue.

Est-elle vraie ?

Dans la nuit où nous vivons, personne ne peut le dire. Mais, pour corroborer son assertion, le journal ajoute que le grand romancier aurait dit à son lit de mort : — « J'ai trop vécu de trois mois. »

Pauvre Dumas ! ce n'est point ce trépas obscur sur une petite côte normande qui lui était dû ; celui qui a rempli comme lui le monde du bruit de son nom ne devait point s'éteindre dans la nuit, solitaire, au bruit des vagues, loin du fracas de la grande ville où il a remporté ses plus bruyants succès.

Ce fut une grande nature que celle d'Alexandre Dumas. En vain a-t-il tenté lui-même de diminuer le prestige de son nom, c'est une figure littéraire qui reste, qui s'impose ; c'est peut-être, de cette grande école romantique de 1830, celui qui fut le plus largement doué, dont les facultés étaient le plus multiples. Il fut grand poète dans *l'Orestie*, grand romancier dans *les Trois Mousquetaires*, écrivain parfait et styliste remarquable dans *le Capitaine Paul*, auteur dramatique sans rival dans son répertoire du Théâtre-Français.

Jamais peut-être, et on ne saurait excepter aucun temps, artiste ne fut doué d'un tempérament plus accusé : c'était comme une force de la nature ; il avait pour lui la santé littéraire, la force, l'abondance, la limpidité.

L'homme était aussi admirablement doué que l'artiste ; aucun excès, aucun effort ne pouvait l'éprouver ; il écrivait comme on respire, par le libre jeu des organes ; il inventait comme on cause, sans fatigue, sans tension des forces du cerveau ; il jouait avec l'idée, l'appelait, la retenait sans la fixer, la suspendait à son gré, pour la rappeler à l'heure suivante, et, au beau temps de sa vie, il produisit des œuvres émouvantes, admirablement nouées et qui passionnèrent deux générations, comme un arbre sain et fort donne ses fruits.

On a écrit des volumes tout entiers sur Alexandre Dumas. Jamais personne n'a défrayé plus largement la chronique ; et comme il cachait peu sa vie et aimait à ce qu'on n'ignorât point son existence, on a encore plus abusé à son égard de la publicité qu'il n'en abusa pour lui-même.

Je sais tout ce que la rumeur publique a reproché au grand romancier ; mais on n'est point impunément un Alexandre Dumas ; il y a pléthore dans ces grands cerveaux-là, et de telles personnalités ne peuvent point être faites à l'image du premier passant venu. On ne saurait juger ces grandes exceptions et peser ces superbes intelligences, qui semblent dues à un effort de la nature, avec la balance qui sert à peser le vulgaire. Le génie pèse trop dans ce plateau-là, et, comme dit la science, la balance devient folle.

**

Dumas fut bon, d'une bonté supérieure à l'humanité ; il en était touchant : c'était l'être le plus doux, le plus indulgent, le plus sincèrement bienfaisant qu'on pût rencontrer ; il répandait des bienfaits comme une source intarissable répand l'eau pure. Je ne veux point entrer dans l'anecdote, le temps est mort pour la littérature, et on éprouve une sorte de honte aujourd'hui à parler sur la tombe des plus grands et des plus dignes, qui n'ont pas eu le bonheur de mourir devant l'ennemi ; c'est l'heure de l'action et c'est l'heure de la force.

**

Il ya, dans cette grande existence, trois existences

tout entières, de la gloire pour plusieurs, des folies pour un grand nombre et de la bienfaisance pour beaucoup.

A vingt ans la gloire le prit, et tout le monde sait son histoire ; c'était alors un pauvre expéditionnaire attaché à la maison du duc d'Orléans, fils du général Dumas, qui avait glorieusement servi la République et qui avait été empoisonné dans sa prison par l'ennemi. Alexandre son fils, jeune, riche d'espérances, mais pauvre, sans appui, était venu avec sa mère demander l'assistance des vieux compagnons d'armes de son père ; c'était une recommandation du général Foy qui lui avait ouvert les portes du Palais-Royal.

Il faut relire les pages éblouissantes de ses mémoires où il raconte ses premières luttes et ses premières victoires. Après les avoir lues, comme tout le monde, nous avons eu souvent l'occasion de le voir revenir dans la conversation sur les jeunes années de sa vie ; ses souvenirs étaient d'une absolue précision, et sa verve était sans rivale.

Il a eu, de vingt-trois ans à cinquante, toute une vie de fièvre, de gloire, de prestige, de bonheurs et de jouissances de toute nature ; il a remué l'or à pleines mains, il a aimé les plus belles et reçu les hommages des plus illustres ; sa vie fut une fête et une orgie de gloire, et cependant, jamais (et cela dans la plus stricte acception du mot) il n'est resté un jour sans prendre la plume.

C'était comme une machine à production bien montée pour le travail. Ni le plaisir, ni les soucis du monde, ni les affaires, aucune distraction de quelque nature qu'elle fût n'ont pu le détourner de la tâche qu'il se donnait chaque journée. Pendant vingt-cinq ans il a toujours écrit de neuf à dix heures par jour ; plus tard, sans se relâcher de cette tâche, il a beaucoup voyagé et forcément il a dû moins écrire ; à cette époque même il écrivait à bord, en mer, et se dépitait de ne pouvoir écrire en voiture ; mais depuis trois ans il avait repris sa place accoutumée, la plus étroite possible, dans quelque coin de son appartement, sa chambre à coucher, et il ne bougeait de cette table de travail qu'à l'heure des repas.

**

Généralement ces grands artistes-là ont leurs habitudes particulières, leurs manies, si on veut les appeler ainsi. Dumas avait la singulière pratique d'écrire en manches de chemise et en caleçon, le col entièrement ouvert, car il était devenu apoplectique et respirait très-difficilement.

Dans ses années d'élégance, il portait des pantalons de flanelle blanche à pied et une sorte de petite jaquette de même étoffe ; c'était un vêtement le plus sommaire possible ; mais avec le temps, si le cerveau avait conservé son activité, le corps était devenu paresseux, et il sautait de son lit à sa table.

Il ne parlait plus, il ne faisait qu'écrire ; la main courait sur le grand papier bleu, son papier bleu célèbre qu'il emportait partout avec lui, à tous les points cardinaux ; il savait le nombre de lettres que contenait chaque ligne, chaque feuille ; il connaissait la cote de chaque journal, ce que faisait de lettres un feuilleton du *Siècle*, du *Constitutionnel* ou du *Moniteur*, et pouvait dire quand tel nombre de ses pages formait un volume de Michel Lévy, d'Hetzel ou de tel ou tel autre éditeur.

Son écriture était admirable. C'est comme calligraphe que le roi Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, l'avait remarqué ; il est resté toujours aussi soigneux et amoureux de la lettre moulée.

Sa table, son papier, ses cachets, tout était soigné, propre, bien rangé. On aurait pu croire qu'avec le désordre de sa vie, il aimait le désordre autour de lui ; au contraire, il avait un ordre parfait et tous ses objets de main étaient élégants et soignés.

**

Depuis bien des années, on ne pouvait plus suivre une conversation avec lui, il se suffisait à lui-même, ne causait plus, ou, s'il rompait le silence, il fallait le laisser dire sans essayer de lui donner la réplique. Les hommes de notre âge, même ceux qui vécurent le plus dans son intimité, ne peuvent point dire qu'ils aient connu ce causeur

éblouissant, dont l'entretien était, dit-on, un des plus grands plaisirs intellectuels qu'on pût goûter.

Dans les voyages que nous fîmes ensemble, seul à seul, aux heures d'épanchement, ou dans les mille circonstances dans lesquelles nous nous rencontrâmes au moment de la campagne de Garibaldi dans le royaume de Naples, j'ai recueilli sur lui mille traits divers ; mais j'ai pu constater qu'il suivait volontiers, dans un silence obstiné, ce que le poète Leconte de Lisle appelle « le silence intérieur qu'il n'achève jamais. »

Je me suis souvent demandé dans ces derniers temps s'il se repaissait de ses pensées ou si, ayant longuement travaillé toute une journée, il en résultait pour lui un besoin de s'abstraire de tout ce qui n'était pas purement physique. Mais il est certain que la conversation était devenue très-difficile, et que, quand elle s'engageait, elle était personnelle.

Je suis porté à croire que rien, en dehors de ce qui se passait dans la chambre noire de son cerveau, ne l'intéressait plus. Jamais je n'ai vu un homme moins curieux ; il avait vu beaucoup de choses, il avait beaucoup couru le monde ; ses souvenirs étaient énormes, sa mémoire prodigieuse, mais le désir s'était usé ; il n'aurait pas ouvert une fenêtre pour voir passer Jules César ressuscité, ou ouvert les yeux pour lire un papyrus autographe de Jésus-Christ. Il suivait son rêve, si grand ou si étroit qu'il fût.

**

Il avait la vie facile, commode, indulgente, ne trouvait jamais mauvais qu'on fît ou qu'on pensât quoi que ce fût, et rien ne l'irritait que ce qui était méchant, malveillant ou injuste. Celui qui se permettait un jugement sommaire sur une personnalité intéressante était jugé pour lui ; il ne disait rien, mais son opinion était faite.

On le tyrannisait facilement. Ce lion se laissait tyranniser par le premier mouton venu ; on envahissait sa vie, on accaparait sa table, sa maison, sa société ; on le gênait dans sa vie, on abusait de sa générosité ; il cédait sur tous les points plutôt que de lutter.

A Naples, nous habitions une charmante résidence, un palais historique qui appartenait au roi déchu, et dont les terrasses s'étendaient en un site idéal, au pied de la mer de Capri, avec les beaux profils bleus du rocher en face de nous et Capodimonte à notre droite. Peu à peu, sous l'envahissement des passants, des importuns, des voisins, des amis, des indifférents, des curieux et des solliciteurs, on l'avait chassé de chambre en chambre, jusque dans la maison du jardinier ; c'était un pavillon formant point de vue en ruine à l'extrémité du jardin. C'est là qu'étaient son lit, sa table de travail et sa bibliothèque. Il n'en sortait plus, et laissait le palais à ceux qui formaient sa suite malgré sa volonté, et qui souvent barraient la porte à ceux-là mêmes qu'il aurait voulu recevoir. Paul Parfait, qui fut son secrétaire à cette époque et vécut de sa vie intime, se rappellera cette circonstance qui nous avait frappés.

Cette manière d'être se reproduisit partout ; il fut mangé vivant par la nuée des importuns (souvent pis que cela) qui s'abattaient sur lui. Dans ces derniers temps, sa fille, qui lui avait refait un foyer et constitué un intérieur des plus honorables, avait beaucoup fait pour éloigner les parasites, mais elle n'y parvint pas toujours.

Je ne prétends pas dire que Dumas ait été ce qu'on appelle un homme rangé, mais bien souvent il lui est arrivé d'acheter cinq cents francs cinq mille francs ; c'était sa proportion, et comme sous le besoin immédiat il ne raisonnait plus, il a dû sa gêne, qui a duré si longtemps pour lui, au peu de scrupule des hommes d'affaires qui l'ont aidé et ont fini toujours par être payés au quintuple.

Il y a à ce sujet une certaine histoire de montre en or, qui semble détachée d'un chapitre de la vie de Bohème. L'usurier qui, par un trait de génie à la Balzac, la lui fit payer cinq fois et la lui reprit légalement, continua avec lui ses relations jusque dans ces derniers temps.

Nous ne l'avons jamais vu franchir le seuil de

Dumas sans frissonner. Il pleuvait des profêts dans l'air.

**

Les sommes que Dumas a dû gagner sont incalculables, comme romancier, comme feuilletoniste et comme auteur dramatique, car il a eu trois cordes à son arc. On peut les évaluer à des millions. Dans ces derniers temps il avait un peu lassé le public par des relites, il tirait en longueur et, très-nourri des mémoires du temps, reproduisait facilement des récits qui avaient perdu leur originalité.

Cependant, s'il n'avait plus la même faveur auprès du public, son nom avait encore assez de prestige pour qu'on l'accueillît partout sans contrôle, et, alors qu'on se figurait que les ressources dues à sa plume avaient pu s'épuiser, il gagnait encore plus que qui que ce soit dans les différents journaux avec lesquels il collaborait.

Pendant l'année dernière, le *Sécle*, le *Moniteur*, quelques journaux qui reproduisaient d'anciennes œuvres, ses rentes de la librairie Michel Lévy, lui ont donné près de soixante-quinze mille francs. On voit que sa vieillesse était verte encore.

Dans son beau temps, sa fantaisie était sans limite, et les sommes énormes qu'il gagnait ne suffisaient jamais à sa verve dépensière; plus tard, il payait ces prodigalités d'un autre temps, et, extérieurement, on ne s'expliquait pas comment il justifiait ses dépenses. Sa maison était décente, abondante; il était resté hospitalier, mais son cercle s'était beaucoup restreint; il ne vivait plus comme autrefois dans un brouhaha perpétuel, son foyer n'était plus ce passage élégant où défilaient les illustrations des arts, de la littérature et du théâtre.

Sa dernière résidence à Paris était au boulevard Malesherbes, au n° 107, à quelques pas du parc Monceaux; il habitait un charmant appartement dans une maison dont M. Emile Pereire était le propriétaire. Le directeur du Crédit Mobilier avait obligeamment offert au grand romancier de loger chez lui sans lui payer aucune redevance, s'estimant honoré d'abriter sous son toit une aussi grande illustration. Alexandre Dumas avait refusé cette largesse.

**

Il avait fait de sa chambre à coucher son cabinet de travail; c'était simple, mais décent et confortable. Tout autour de la chambre, sur les murs, s'étaient des aquarelles peintes par le roi de Hollande, représentant des scènes tirées des *Mousquetaires*, et qui lui avaient été offertes par ce souverain. Un beau portrait de son père se dressait au-dessus de la commode; le général Dumas, le col ouvert, l'air martial, avec son beau geste et sa face de mulâtre, se tenait debout dans un paysage, la main appuyée sur le canon d'un fusil; deux chiens de chasse jappaient à ses pieds. Les amateurs d'armes admiraient aussi une panoplie doublée de velours noir, sur laquelle se détachaient des armes admirables, sabres tures inerustés de pierres précieuses, poignards ciselés avec recherche, kandjars circassiens, kriss malais, etc.

Il avait été grand amateur d'armes, et constamment on venait le tenter chez lui pour lui faire acheter quelque pièce curieuse; mais tout cela s'était dispersé aux quatre coins du globe, et il en avait donné beaucoup; on lui en avait enlevé quelques-unes, d'autres s'étaient perdues, et même il lui était arrivé de laisser les murs décorés dans des appartements qu'il abandonnait momentanément, de sorte que tel ou tel objet manquait à la collection.

Il avait loué une maison à la Varenne-Saint-Maur, où il laissa pendant longues années, après l'avoir abandonnée, un mobilier très-élégant et très-complet qui, à l'heure qu'il est, doit être en possession des Prussiens. La belle collection des armes du Caucase qu'il avait rapportées de chez Schamyl, s'était aussi dispersée on ne sait trop comment; il se laissait aller à ne savoir refuser une arme ou quelque objet précieux qu'on lui demandait. Enfin, j'ai raconté ici-même que lorsque le capitaine Magnan voulut réaliser son expédition en Afrique et se frayer une route dans le Niger, il lui prêta sa

goëlette *l'Emma*, où, sur la porte du salon, il avait laissé disposées en panoplie toutes les plaques et croix de la plupart des ordres de l'Europe dont il était commandeur ou grand-cordon.

Alexandre Dumas, comme Lamartine, n'était que chevalier de la Légion d'honneur, et l'avait été de très-bonne heure; plus tard, à l'époque où il aurait pu franchir les grades, il se livrait déjà à une certaine opposition. Du reste, depuis plus de vingt-cinq ans on ne l'avait jamais vu porter le ruban.

**

Tout ceci nous revient, sans plan, sans ordre; nous l'écrivons à bâton rompu, au milieu des mille racontars d'un état-major, des ordres qu'on donne et des dépêches qu'on reçoit; la bonne figure de ce grand Dumas passe devant nos yeux tout en racontant les particularités de son existence, et nous pensons que maintenant que la mort a éteint cette grande intelligence, cette personnalité formidable n'apparaîtra plus que par ses grands côtés.

Il était d'une bonté grande, d'une générosité royale, d'une charité sans rivale, et, pour aborder franchement un des côtés défectueux de son caractère, on peut dire ouvertement que tout compte fait on lui a dû plus d'argent qu'il n'en a dû aux autres; il ne comptait plus, mais il donnait jusqu'au dessèchement complet, jusqu'au dénuement.

Un jour, devant nous, en décachetant le courrier on trouva la lettre quotidienne que lui adressait un de ces mendiants filandreux et plaintifs, ses clients habituels. Il fit un geste d'impatience; mais comme on lui demandait ce qu'il fallait répondre, il jeta un regard sur la cheminée où il ne restait que deux louis, en prit un, l'enveloppa dans la lettre elle-même et écrivit sur le pli: — *Job à Jérémie!*

Les anecdotes sont inépuisables, tout le monde les sait, je ne cite que celles dont j'ai été témoin. En Italie, un individu qui ne le connaissait point mais qui avait entendu parler de son inépuisable générosité, entre chez lui, raconte une longue histoire; il est pauvre, il a fait partie d'un corps de volontaires hongrois, il veut regagner Pesth et demande à être rapatrié; trois cents francs lui suffiront.

Dumas écoute ses doléances, lui indique la route la plus rapide, le dissuade de passer par Florence, qu'il indiquait comme son itinéraire forcé; mais celui-ci lui observe que c'est une très-belle ville et qu'il ne serait pas fâché d'en voir les œuvres d'art, exactement comme s'il voyageait à ses frais et non à ceux du romancier dont il implore le secours.

— Allons, répond Dumas, trois cents francs, c'est trop, je ne peux pas; pouvez-vous me passer cela pour cent francs? les voilà.

**

C'est peut-être, de ce temps-ci, l'homme qui a eu le plus de prestige. Victor Hugo n'était pas accessible à tous, Alfred de Musset n'a jamais été populaire; il est exquis et grand, mais c'est un génie fait pour les aristocraties. Dumas, lui, était plus qu'européen, la Havane était folle de lui, les républiques de l'Équateur ont dévoré ses œuvres traduites en espagnol, et on lui envoyait ses romans traduits dans toutes les langues; de sorte qu'il n'y a presque pas de point du monde civilisé où son nom n'ait pénétré.

Un jour, il descendait le Danube sur un de ces vapeurs qui font le service. Une grande dame géorgienne, très-belle, jeune, élégante, s'approcha de lui en l'entendant nommer, elle courba le genou et lui baisa la main. Cela vaut l'histoire de cette institutrice qui, à Saint-Petersbourg, dans un salon, entendant nommer Balzac, laissa tomber un plateau chargé de tasses et du classique *Somovar*.

Jamais je n'ai vu un homme plus courtois, plus galant que Dumas avec les femmes; c'était le vrai chevalier français; il avait pour elles des façons tout à fait exquises, et, malgré sa taille énorme et sa tête crépue, il était vraiment d'une rare distinction dans le geste, dans l'intonation de la voix et dans toute la manière d'être.

Ceux qui l'ont vu à la fin de sa vie, se laissant aller, vêtu d'habits larges qui n'avaient plus de coupes,

coiffé de chapeaux mous, ayant renoncé à bien des luxes, à bien des contraintes, ne saisisront pas ce que je veux dire. Il fallait le voir dans l'intimité; sa voix avait une sorte de tendresse charmante pour les enfants et pour les femmes, et il employait des expressions d'une douceur infinie. Jamais il n'avait une expression je ne dirai pas choquante, mais simplement familière, et, dans ses plus grandes colères, il n'a jamais élevé le ton de sa voix.

Si on veut retrouver le Dumas dont je parle, il faut demander à la Bibliothèque impériale, au cabinet des estampes, l'œuvre lithographiée de Devéria; il contient, parmi les différents types d'une galerie contemporaine, un charmant portrait en pied de l'auteur de *Henri III et sa cour*. Il est d'une élégance parfaite, mince, élancé et mis avec recherche. Ce portrait, qui a dû être exécuté vers 1836 ou 1837, lui ressemblait encore dans les derniers temps. Sa fille en conserve un exemplaire rare accroché dans son atelier de peinture; on retrouverait le Dumas de la maturité dans un portrait à mi-corps de Louis Boulanger, qui figura il y a une dizaine d'années à l'Exposition. Le romancier était représenté costumé en Circassien.

Comme Théophile Gautier, il a eu la folie du costume, et généralement, dans ses vertes années, il prenait celui du pays dans lequel il voyageait. Tout le monde se rappelle Gautier, retour d'Orient, promenant, il y a quelque vingt ans, son tarbouch rouge sur les boulevards; plus tard, il y a même fort peu d'années, on le vit en fourrures et en bonnet moscovites à son retour des bords de la Néva. Alexandre Dumas, lui, a fait en Espagnol le voyage « de Paris à Cadix, » et en Circassien le voyage du Caucase. Giraud, qui était du voyage, a fait le premier portrait; Moynet, qui était du second, a dessiné l'autre.

**

Ce n'est point ici le cas de faire sur Dumas une étude littéraire; c'est le Dumas en robe de chambre que je raconte. Voici quelques particularités sur son côté *culinnaire*.

Il avait la plus grande prétention à l'art du cuisinier, et je dois dire que cette prétention était parfaitement justifiée; mais aussi je dois ajouter que c'était un cuisinier fort cher. Il aurait dépensé un louis pour faire une omelette. Il lui fallait des raffinements extraordinaires, des coulis rares, des jus inédits, et il réclamait l'admiration à l'heure où on savourait sa cuisine.

Ces connaissances spéciales le rendaient fort difficile à nourrir, quoiqu'il fût de la meilleure composition du monde. Il avait si bien le sentiment du bon et de la nuance dans l'art des Carême, qu'il devenait intimidant pour qui n'avait pas une maison supérieurement montée. Il ne pardonnait pas volontiers un mauvais dîner d'apparat. Du pain et du fromage ne l'effrayaient point; mais quand la table était mise avec ostentation, sa critique ne désarmait pas.

Ce fin gourmet n'était pas un gourmand; au contraire, il mangeait peu, et, pendant toute sa vie, il n'a bu que de l'eau pure.

Il nous est bien souvent arrivé de dîner avec lui dans des maisons où il était reçu pour la première fois, et, cette particularité n'étant point connue, on lui avait préparé les vins les plus rares; il n'y mouillait même point ses lèvres.

C'était vraiment une curiosité de voir ce grand artiste devant ses fourneaux le jour où il voulait traiter un ami. Il avait une mise en scène très-imposante, il lui fallait de longues tables pour disposer ses ingrédients, un luxe de bassines et de plats à décourager les cuisinières et les chefs les mieux approvisionnés.

Il faudrait un volume pour dire toutes les particularités qui le signalaient. Puisse sa mort être démentie! elle serait une douleur pour beaucoup. Personne n'a eu une mauvaise pensée à son égard, comme il n'a jamais nourri un mauvais dessein envers quiconque. Ce fut un grand homme de lettres, et il a eu le don suprême, il fut *bon*, ce qui vaut mieux que d'être illustre.

CHARLES YRIARTE.

LES PIGEONS

VOYAGEURS

Nous n'aurions pas trop d'un volume, si nous voulions donner une étude approfondie sur le sujet que nous entreprenons de traiter et qui inspire un si puissant intérêt au milieu des circonstances exceptionnelles que nous traversons.

Sans entrer dans des détails techniques qui nous entraîneraient beaucoup trop loin, nous



La maison de M. Ed. Cassiers, président de la société de l'Espérance et éleveur des pigeons messagers.

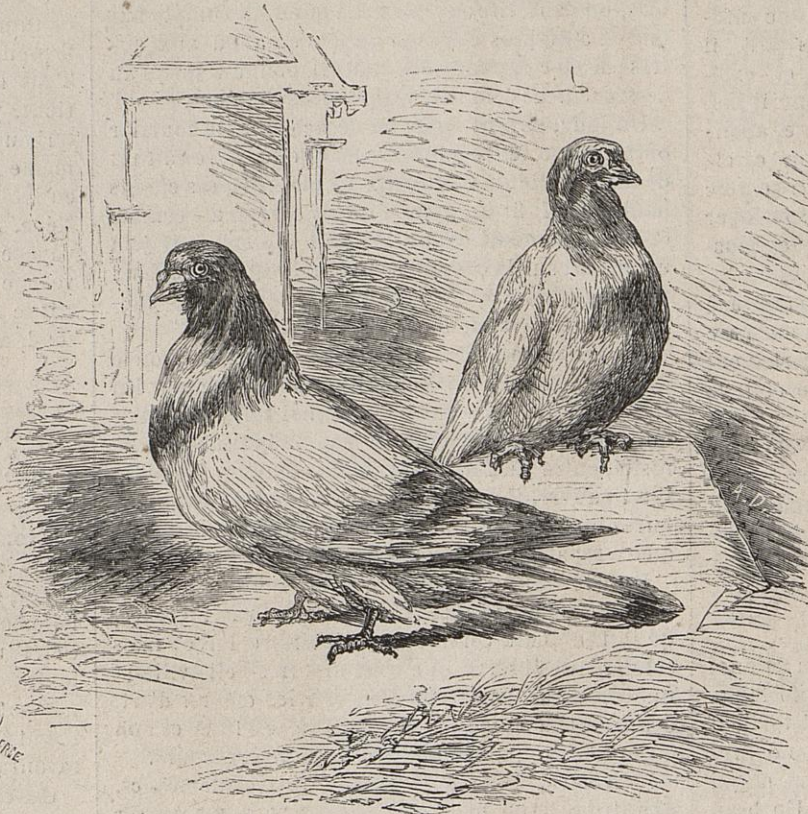
allons essayer de soumettre au lecteur le résultat succinct des recherches auxquelles nous nous sommes livrés, et des observations que nous avons recueillies par nous-même.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a employé les pigeons à la transmission des correspondances. En remontant les siècles écoulés, nous les retrouvons chez les Romains, chez les Egyptiens et même chez les Hébreux.

Mais, à ces époques primitives, l'usage n'en était pas très-



Diverses plumes des pigeons voyageurs avec les timbres du point de départ.



Les pigeons, dits Gambetta et Kératry, qui ont apporté les dépêches des voyageurs dont ils portent les noms.



La queue du dernier messager, avec la dépêche attachée aux plumes.

répandu; on sait seulement que les Romains teignaient de couleur sombre les plumes des pigeons qu'ils expédiaient, et qu'ils y traçaient en caractères de convention, à l'aide d'une encre indélébile, le texte laconique des dépêches à transmettre.

Ce n'est guère qu'à une époque moderne, en 1818, que l'on peut fixer la fondation des premières réunions d'amateurs, et les essais qui furent tentés alors en Europe ne présentent même encore aucun caractère bien important.

Toutefois, la série des observations entreprises depuis longtemps commençait

à porter ses fruits.

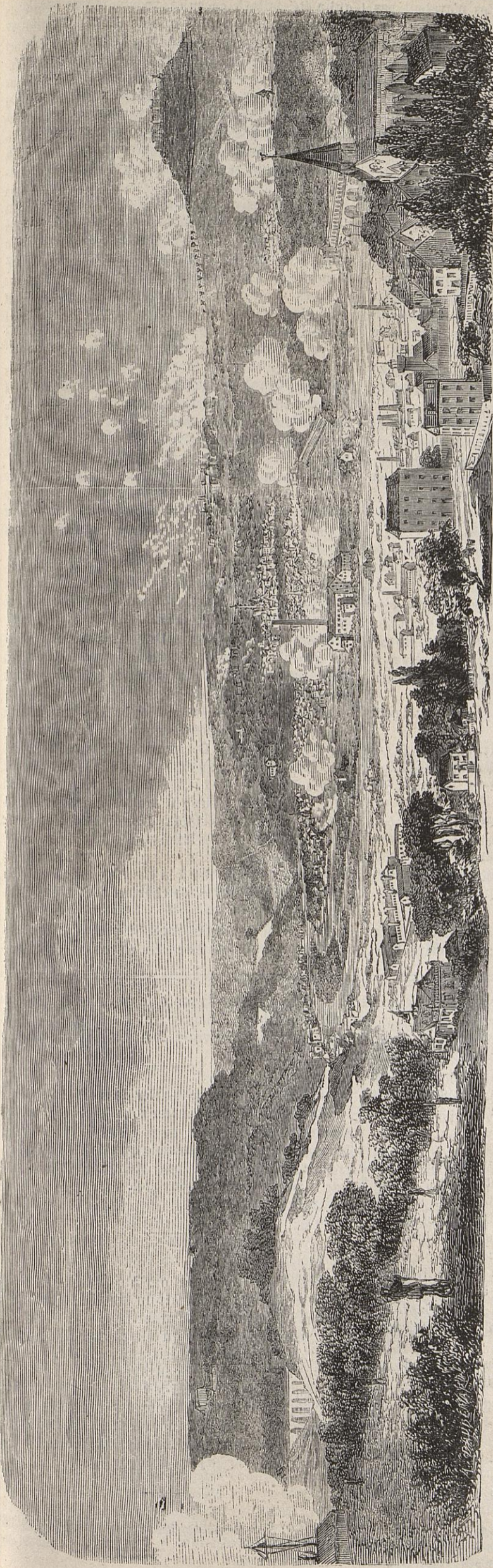
Un ouvrage que nous avons sous les yeux donne à ce sujet de curieux et intéressants détails.

Après avoir passé en revue les différentes espèces de pigeons voyageurs, le pigeon voyageur belge proprement dit, les pigeons fuyards, les pigeons anversoïis, le pigeon cravate français et le pigeon camus, M. Chapuis, docteur en médecine et en sciences naturelles, ajoute :

« L'ensemble des caractères de ces différentes races porte à croire que le pigeon voyageur résulte du croisement du pigeon cravate français avec le pigeon camus.



Kiosque servant d'observatoire au facteur-chef des postes chargé de guetter l'arrivée des pigeons voyageurs.



Fort d'Issy.
Pont du Val.

Ch. de Meudon.

Les Moulineaux
Château et parc d'Issy.

Brimborion.

Boulogne.
Ile Billancourt.

Saint-Cloud.
Entrepôt Bonart.

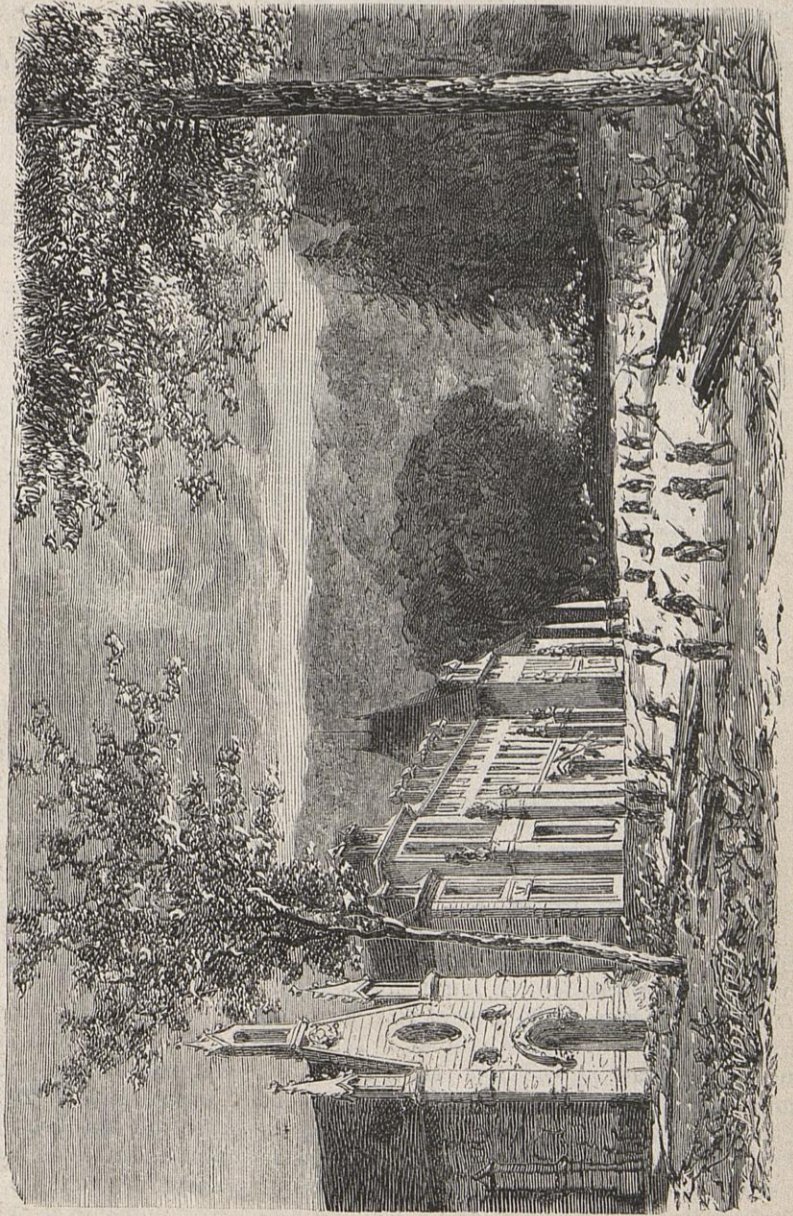
Montroutout.

Remparts.
Bastions 62 et 63.

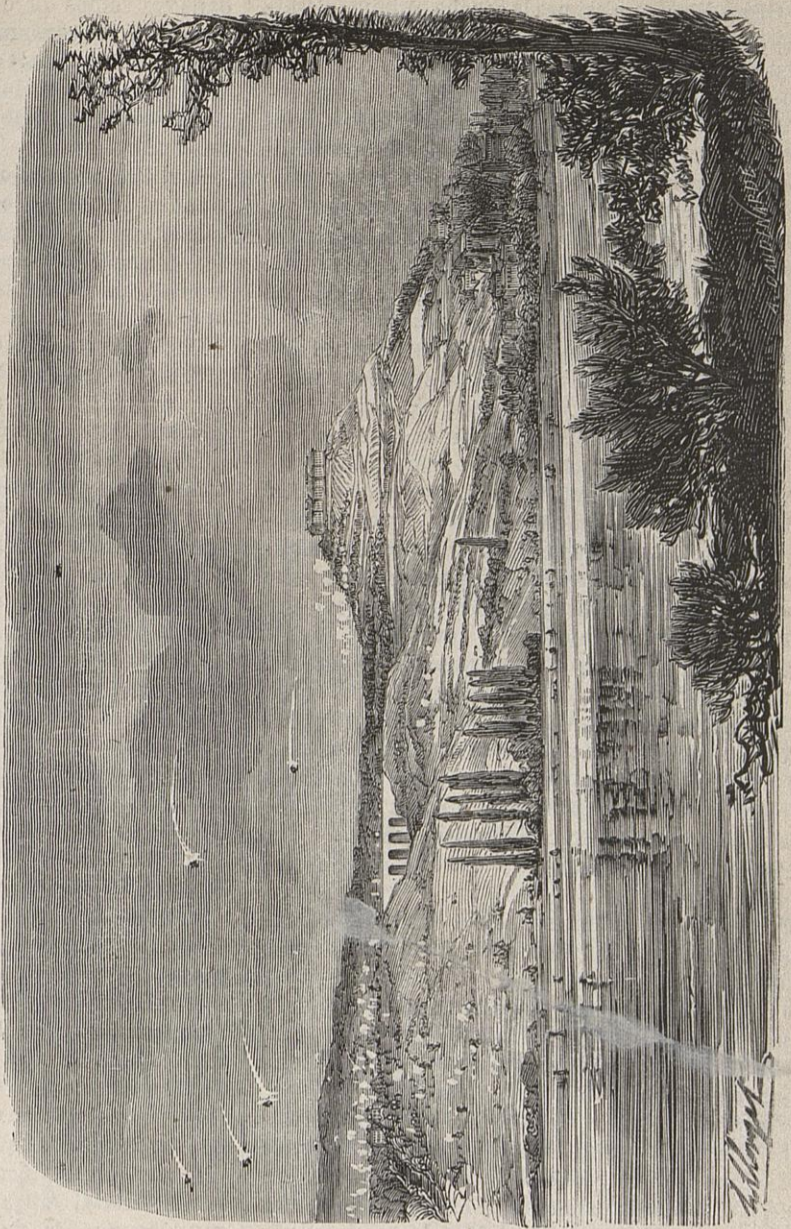
Point du Jour.

Mont-Valérien.
Église d'Issy.

Reconnaissance du 1^{er} corps d'armée, dirigée par le général Ducrot le 21 octobre 1870. — Aspect des différentes positions des combattants, dessiné pendant l'engagement par M. Sellier.



La Malmaison et ses environs, l'un des points d'attaque des Français.



La redoute de Montroutout un moment occupée par l'armée française.

« Cependant, ce n'est pas la souche unique — le pigeon voyageur, comparé au cravate français, est de constitution plus robuste, son vol est plus rapide et plus puissant, les morilles du bec sont plus développées; les yeux, plus vifs et plus brillants, sont presque toujours entourés d'une membrane blanche bien distincte.

« De sorte que l'on arrive à cette conclusion, conforme du reste à la tradition, que le pigeon voyageur belge descend du pigeon cravate français croisé avec cette variété perdue que l'on désigne dans le pays belge sous le nom de pigeons camus. »

Nous voilà par conséquent bien fixés sur l'origine, la souche pour mieux dire, des pigeons voyageurs :

Le résultat d'un croisement où se sont rencontrés les deux éléments français et belge.

Avant l'investissement de Paris, c'est-à-dire avant que l'on eût songé à employer ces intéressants oiseaux à la transmission des correspondances politiques d'une capitale bloquée, avec le reste du pays, les pigeons n'avaient guère servi, du moins aux époques modernes, qu'à effectuer des sortes de courses auxquelles des prix considérables se trouvaient affectés.

On transportait, de Bruxelles, de Verviers ou d'Anvers, une certaine quantité de pigeons à Lyon, Angers, Poitiers, etc. On les lâchait à une heure dite de ces dernières villes, et le premier pigeon de retour à son colombier remportait le prix...

Plus tard, on les employa à des manœuvres d'agiotage.

Félix Bogaërts donne sur cette époque des renseignements qui doivent naturellement prendre place ici.

« C'est en 1828, dit-il, que les fluctuations des fonds espagnols, exploités par un agiotage astucieux et déhonté, donnèrent naissance à un fatal et frénétique espoir de s'enrichir du jour au lendemain.

« Pour arriver à ce résultat, la condition principale, la seule, pour mieux dire, consistait à avoir connaissance, avant tous les autres adorateurs du veau d'or, de la hausse et de la baisse que ces fonds éprouvaient à chaque instant dans les grandes villes d'Europe, à Paris surtout.

« Pour se procurer ces avantages, plusieurs spéculateurs eurent recours aux pigeons; chaque jour ils en faisaient partir à Bruxelles, à Londres, à Paris, et ce fut ainsi que notre oiseau acquit tout à coup une importance extraordinaire dont nos colombiphiles surent profiter habilement en vendant ou en louant leurs pigeons à des prix très-élevés. »

Le mode de transport auquel on avait recours

dans ces temps où les trains rapides n'avaient pas encore été inventés mérite d'être mentionné.

Lorsqu'il s'agissait d'envoyer des pigeons dans une ville peu éloignée du point de départ, les amateurs se cotisaient pour louer une charrette, un cheval et un conducteur.

Sur la charrette, on disposait des cerceaux formant voûte, et le tout était recouvert d'une toile hermétiquement fermée. Pour la commodité des voyageurs ailés, des perchoirs étaient fixés intérieurement; un abreuvoir, des graines de choix se trouvaient à leur portée.

Dans la suite, à la charrette succéda la hotte.

Cette hotte, de grande dimension, était divisée, dans sa hauteur, en quatre ou cinq compartiments pouvant contenir chacun six à dix pigeons.

Le plus souvent, le porteur partait avec trente ou trente-cinq concurrents. Les étapes étaient en moyenne de 8 à 10 lieues par jour, de sorte que pour des voyages relativement peu lointains, les pauvres oiseaux étaient cahotés pendant quinze jours, et attendaient avec impatience le moment de leur mise en liberté.

On comprend que les conditions de transport ont dû se modifier considérablement depuis l'établissement des voies ferrées, et les voyages qui demandaient quinze jours se sont accomplis depuis en quelques heures.

Les hommes n'ont donc pas été les seuls à bénéficier de l'invention des chemins de fer.

On a souvent parlé dans ces derniers temps de la rapidité du vol des pigeons voyageurs et de leur admirable instinct.

On ne peut rien dire qui en donne une idée exacte.

Ainsi, on cite certains pigeons qui, mis en liberté LE MATIN, sur le sol espagnol, ont pu traverser à tire d'aile la France entière, et parvenir LE SOIR sur le sol belge.

Les livres spéciaux prétendent que leur vol peut donner 28 mètres par seconde.

Quant à l'instinct qui leur fait retrouver le colombier natal à travers l'espace, c'est un de ces mystères que la nature nous cache, et qu'il est difficile, sinon impossible, de pénétrer.

Quelques amateurs ont prétendu, à ce propos, que les pigeons voyageurs se dirigeaient toujours vers le nord, suivant en cela l'instinct des oiseaux migrateurs, qui, dans leurs voyages périodiques, prennent une direction analogue.

C'est une erreur.

Le pigeon sait regagner son colombier dans toutes les directions. — Une observation bien remarquable,

qui a été faite à ce sujet, prouve même surabondamment qu'il y a plus que de l'instinct chez cet intéressant voyageur. — Ainsi, il arrive quelquefois que le pigeon fait fausse route, égaré par quelque cause imprévue. Dans ce cas, il revient au point de départ, reconnaît les lieux qu'il a quittés quelques heures auparavant, et reprend bientôt sa route vers le nid où il doit retrouver sa loge!

Du reste, les pigeons ne prennent jamais leur vol à la légère, et sans chercher à mettre toutes les chances de leur côté.

Lorsqu'on leur donne la liberté, ils s'élèvent ordinairement très-haut dans les airs, et décrivent de larges circonvolutions, comme s'ils voulaient reconnaître tous les points de l'horizon, et croyez bien que ce n'est pas pour autre chose.

Après avoir décrit quelques cercles, l'essaim se débande; les uns vont à droite, les autres à gauche; en quelques instants ils disparaissent; — quelquefois un petit peloton, après une demi-heure, se montre de nouveau et vient tourner au-dessus de l'endroit où ils ont été lâchés; — ce sont, comme nous le disions plus haut, des pigeons qui se sont aperçus qu'ils faisaient fausse route, et qui viennent se reconnaître pour se remettre dans le bon chemin.

Nous sommes obligé de nous borner; l'espace nous manque, et nous dépasserions de beaucoup les limites de cet article, si nous voulions faire part au lecteur de toutes les observations que nous avons recueillies.

Nous avons hâte d'arriver à la période actuelle, celle de l'investissement de Paris, pendant lequel les pigeons voyageurs ont acquis tout à coup une importance de premier ordre.

C'est le seul moyen qui nous reste aujourd'hui de recevoir des nouvelles de la province, et l'on comprend de reste tout l'intérêt que la question comporte.

Les messagers ailés que les ballons emportent à chacun de leur départ proviennent des pigeonniers de MM. Cassiers, Derouard et Vanroosbeck, qui ont fait depuis longtemps une étude intelligente et suivie de ces oiseaux. M. Cassiers vit, pour ainsi dire, au milieu d'eux; il trouve dans cette existence des sujets constants d'observation, et en est arrivé à pénétrer tous les mystères du croisement des races, et à surprendre les secrets par lesquels on peut suppléer ou aider à la nature même.

Rien de modeste et de charmant comme l'habitation.

Un jardin un peu négligé, où poussent les choux de Bruxelles, les salades, les chicorées, où l'on re-



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

C'étaient toutes des merveilleuses, comme on les appelait; elles marchaient en ramenant les plis de leur robe sur le bras droit, laissant voir leurs bas à coins rapportés ou leurs bottines à l'écyère. Leur bourse était appendue à la ceinture, et, comme elles n'avaient pas de poches, elles faisaient porter leur mouchoir par des jeunes gens qui les suivaient en papillonnant autour d'elles à l'instar des sigisbés d'Italie. — Il y avait des femmes qui pensaient en s'accompagnant du tambour de bas-

que; il y en avait d'autres qui jouaient de la harpe sur des estrades ornées de draperies.

Dans les pièces attenantes, des tables étaient dressées et surmontées de fruits à la glace, de coeurs à la fleur d'orange, de perdrix. Une population d'agioteurs s'y pressait. On causait politique dans les entr'actes laissés par le violon de Rode.

M^{me} Tallien n'est pas la seule reine de la mode.

M^{me} Récamier lui dispute cet empire, souvent avec avantage. Sous son mouchoir noué à la créole, elle a une beauté candide, distinguée, et surtout un regard touchant dont ne peuvent plus guérir ceux qui en ont été pénétrés, raconte-t-on. M^{me} de Tessé disait de je ne sais quelle femme littéraire : « Si j'étais roi, j'ordonnerais à M^{me}.... de me parler toujours. » Moi, je ferai une variante à ce mot : Si j'étais roi, j'ordonnerais à M^{me} Récamier de me regarder sans cesse.

La beauté de M^{me} Récamier est parente de celle de Louise; c'est la même amabilité coquette...

Coquette! ai-je écrit.

Eh oui! Louise est coquette, et elle a raison de l'être. Je suis un peu de l'avis de ce vieil auteur de la comédie de *la Thèse des dames*, qui disait : « S'il n'entraît dans la composition d'une femme quelque pincée du sel de la coquetterie, elle deviendrait le ragoût du monde le plus insipide; c'est ce qui la rend piquante et qui jette dans ses yeux tous ces

traits de flamme auxquels le moindre cartilage du cœur ne saurait échapper; et les femmes qui sont autrement sont de vraies femmes au bain-marie. »

Je n'ai jamais osé lui parler de mon amour.

Elle m'aurait fait rentrer sous terre avec un seul de ses regards.

Pourtant, il est impossible qu'elle l'ignore.

Mais elle ne m'aime pas, voilà tout. Elle n'a que de la reconnaissance pour moi.

De la reconnaissance!

Se remariera-t-elle?

Je l'ai interrogée un jour à ce sujet. Son front s'est rembruni; elle a fait un signe de tête négatif, — en évitant de me regarder.

Il se peut cependant qu'elle change d'idée; il se peut que quelqu'un réussisse à lui plaire.

Qu'est-ce que je deviendrai alors?

Et quel parti prendrai-je?

Chaque fois que cette pensée s'empare de moi (et plus je vais, plus j'en suis obsédé), mes poings se crispent, mes yeux s'allument d'un feu sombre...

Je sens alors que je ne suis pas bon.

Il devient de plus en plus indispensable que j'exerce une profession.

Mais laquelle?

marque des tentatives de charmes, et au milieu duquel s'élève un pavillon affectant presque les formes d'un pigeonnier, et qui n'est aujourd'hui, en réalité, qu'un poste d'observation, placé en face du grenier où vivent les pigeons.

Dans ce poste d'observation, veille à toute heure de jour un facteur chef de l'administration des postes, qui a pour mission d'attendre la rentrée des pigeons (retour de Blois ou de Tours), et de prévenir le propriétaire que d'autres soins pourraient distraire en ce moment.

La rentrée s'effectue très simplement par la lucarne du pigeonnier, laquelle, précédée d'une planche carrée et fermée au moyen d'un appareil qui se compose de tringles mobiles en fil d'archal, permet au voyageur de rentrer à son nid, mais lui interdit absolument d'en sortir.

Quant à l'intérieur du pigeonnier dont notre gravure donne une idée exacte, il est disposé de façon à en rendre le séjour agréable et sain aux hôtes qu'il doit recevoir.

Lorsque le retour d'un pigeon a été signalé, il suffit d'un coup d'œil au maître du logis pour reconnaître dans la foule celui qui vient de rentrer.

En premier lieu, il est généralement très-fatigué, et n'a rien de plus pressé que de reprendre sa place à la loge qu'il a abandonnée quelques jours auparavant.

Le maître le prend alors dans ses mains, examine le timbre du lieu de son départ qu'il doit porter sur une de ses plumes, et s'assure qu'il n'a pas perdu en route la dépêche qui lui a été confiée.

Cette dépêche, rédigée en caractères microscopiques, est généralement roulée dans un tuyau de plume, et attachée à cette plume de la queue qui reste immobile et pour ainsi dire fixe, quand les autres s'ouvrent en éventail.

La présence de la dépêche une fois constatée, le maître du pigeon se rend, selon le cas, soit chez le directeur-général des postes, soit à l'hôtel du gouverneur de Paris, et le déchiffrement a lieu.

Une seconde fois, alors, la liberté est rendue à l'oiseau, et dix minutes après, il est à son pigeonnier.

Tel est le résumé des opérations successives auxquelles donnent lieu l'expédition et la réception des dépêches dont les pigeons voyageurs effectuent la transmission.

Malheureusement, des événements dramatiques incidentent les voyages de ces pauvres oiseaux.

Quelquefois, c'est l'étréme qui les guette et les happe au passage; quelquefois encore, c'est le chasseur qui leur envoie une charge de plomb qui

les blesse ou les tue.

Nous avons vu dans un pigeonnier deux pigeons, dont l'un avait la tête fortement entamée par le bec d'un oiseau de proie, dont l'autre avait été légèrement blessé par le plomb d'un chasseur ou d'un Prussien!

Mais une fois rentrés au bercail, les dangers des trajets accomplis s'oublient bien vite, et quand leur maître les appelle, en répandant à ses pieds de ces petites graines dont ils sont friands, vous les voyez accourir alertes, fringants, portant fièrement la tête comme s'ils avaient le sentiment des services qu'ils rendent à Paris assiégé.

Il y en a plusieurs qui mériteraient d'être cités; mais celui que nous avons surtout remarqué, celui dont on chercherait, je crois, vainement l'équivalent dans d'autres colombiers, c'est le pigeon qui a rapporté des nouvelles de Gambetta et qui appartient à M. Cassiers.

Chez celui-ci la race est évidente et elle se manifeste par les qualités les plus appréciées de tous les connaisseurs.

C'est un pigeon bleu, mâle, provenant de père et mère belges.

L'année dernière, le 23 juillet 1869, il remportait le premier prix au concours d'Auch, et depuis il est connu sur le turf.

Nous aurions bien voulu ajouter encore quelques renseignements sur les sociétés colombophiles, entre autres sur la société l'Espérance, dont M. Cassiers est président.

Mais nous craignons d'abuser de l'espace qui nous a été accordé, et nous préférons remettre le complément de cette monographie à une époque où nous pourrions ne rechercher dans les pigeons voyageurs qu'un simple plaisir d'amateur.

Espérons que ce moment si désiré ne se fera plus longtemps attendre.

PIERRE ZACCONE.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Que penseriez-vous d'un homme qui, voyant poindre un nez, mais seulement un nez, à travers une porte entrebâillée, aurait la prétention de vous décrire la personne à laquelle ce nez appartient, de vous préciser la taille, la corpulence, l'habitus corporis de l'inconnu, de décrire sa physionomie, d'analyser son caractère aussi bien que ses goûts, son tempérament, ses défauts et ses vices?

— Assurément, cet homme est fou, diriez-vous sans hésiter; l'espèce doit en être rare dans ce monde et son pareil doit être bien difficile à rencontrer.

Eh bien, vous vous tromperiez. Paris, qui est une grande ville, mais qui cependant n'est pas un monde, renferme par milliers de ces gens qui, sur la vue d'un bout de nez, prétendent juger un homme, au physique et au moral. Ce n'est pas qu'ils soient des physiognomonistes de génie. Ils ne connaissent peut-être Lavater que de nom. Ce sont simplement des bavards, de ces *blagueurs*, comme les appelait Proudhon, qui cherchent à se faire écouter, sans s'écouter eux-mêmes.

Ce sont ces gens que nous entendons tous les jours discourir sur les opérations du siège de Paris, qui, sans se rendre compte de ce qu'il fait, gourmandent le Gouvernement de la défense sur ses lenteurs, qui, ignorants des premiers principes de la stratégie, et pour lesquels Jomini est un mythe, font marcher leurs bataillons et leurs armées sur la carte, et, sans connaître la première étape du plan du général Trochu, discutent, critiquent, blâment les opérations militaires par lesquelles débute la nouvelle guerre nationale. Sur une journée, ils jugent de toute la campagne. D'après le résultat d'une sortie, dont ils ne soupçonnent pas le but, ils établissent le bilan de la victoire ou de la défaite définitive. Faisons-nous un prisonnier, les voilà en route pour Berlin; perdons-nous un canon, les larmes leur viennent aux yeux, et ils désespèrent de la France. « Cette fois-ci, disent-ils un jour, à la bonne heure! on a marché comme il faut; ce premier pas fait va nous mener là; de là, nous arrivons ici; nous cernons les Prussiens dans ce bois, nous les écrasons dans cette plaine, il n'en reste plus autour de Paris. » Le lendemain, la girouette a tourné; le ciel est gris et ils voient tout en noir: — « Ah! nous faisons de la belle besogne! Si nous débutons de la sorte, nous n'en avons pas pour longtemps. Comment peut-on organiser ainsi une expédition? Evidemment le centre était trop faible, l'aile gauche n'a pu donner à temps; on prend des positions et on les abandonne. Quelle tactique! Dépenser de la poudre et des hommes, pourquoi? Pour dire que nous avons fait une sortie. La belle affaire! Ah! si on compte nous débarrasser des Prussiens avec ce système! » Et patati, et patata.

Ces importants, qui, en voyant la fumée d'une escarmouche, échafaudent tout un plan de campagne, l'apprécient ou le dénigrent, ne vous font-ils pas l'effet de ce fou qui, sur la seule inspection du

Il me faudrait quelque chose d'exceptionnel, et cependant de facile.

Je réfléchirai...

Le théâtre a toujours été un de mes plaisirs préférés.

Dès mon enfance, mon père me conduisait au Théâtre-Français pour lequel il avait une vive prédilection. J'ai hérité de cette prédilection; et, depuis dix ans environ, je ne crois pas avoir laissé passer une semaine (en dehors de mes absences de Paris) sans aller m'asseoir au moins une fois à ma place accoutumée au parterre, *côté cour*.

Cette assiduité a fini par attirer l'attention des comédiens. Quelques-uns ont bien voulu m'aborder dans la rue pour me remercier de mes applaudissements, qu'ils avaient discernés et qu'ils trouvaient marqués au coin du meilleur goût. Naturellement!

Au nombre de ceux-ci, l'acteur Florence semble m'avoir voué une estime particulière. Nous nous rencontrons fréquemment dans le jardin du Palais-Royal ou dans les galeries; nous nous promenons ensemble, en causant des nouvelles dramatiques. C'est un excellent homme, dont le ton un peu tranchant déconcerte au premier abord, mais qui gagne à être connu. Il tient au Théâtre-Français l'emploi des raisonnateurs dans la comédie et des confidents dans la tragédie; ses principaux rôles sont Ariste, du *Méchant*, Prével, du *Mariage secret*, et Thérémène, de *Phèdre*.

Que de fois ce Palais-Royal a été témoin de mes longues rêveries!

J'ai assisté à ses transformations successives en Palais-National, en Maison-Egalité et en Palais du Tribunat, comme on l'appelle aujourd'hui.

Mais, pour moi, c'est toujours le Palais-Royal.

Les peintres n'auront jamais de couleurs assez voyantes, les écrivains de métaphores assez hardies pour dépeindre cette caverne illuminée. Tel arc de renferme dans la même maison une académie de jeu, un armurier et un ancien prêtre; de manière que, sans sortir, on peut facilement se ruiner, se confesser et se tuer. Aussi est-ce une habitude de dire: « Ah! il n'y a qu'un Palais-Royal au monde! » Ceux qui auront vu les scandales permanents du Cirque et des galeries en garderont longtemps des étincelles dans les yeux.

Le Palais-Royal n'est pas seulement concentré dans son jardin et dans ses galeries, il l'est surtout dans ses caves. Par des soupiraux ardents vous apercevez des troupes de nymphes qui bondissent au son d'un orchestre d'aveugles. Le feu des cuisines brûle vos pieds. Dedans, dessous, tout est délire, lumière, cris, bras nus, souliers crevés à la danse, apostrophes, baisers, bouchons sautants, bouquets à terre.

Vu de haut, la nuit, de la butte Montmartre, par exemple, le Palais-Royal semble un incendie dévorant un coin de Paris, une gueule de volcan soufflant la flamme bleue et jaune. Cette grande lueur s'épanche aux alentours et éclaire toute la rue Saint-Honoré, en s'en allant mourir dans les

repoussantes petites rues qui avoisinent le Louvre, telles que la rue Froidmanteau, la rue des Poulies, la rue Pierre-Lescot, etc.

A l'une des fenêtres de l'hôtel d'Angiviller, au coin de la place de l'Oratoire, on vient de me montrer Sophie Arnould, la célèbre chanteuse et l'adorable pécheresse d'autrefois.

Devenue vieille et pauvre, — est-ce possible? — Sophie Arnould a obtenu de Bonaparte un logement dans l'hôtel d'Angiviller et une pension de 2,400 fr.

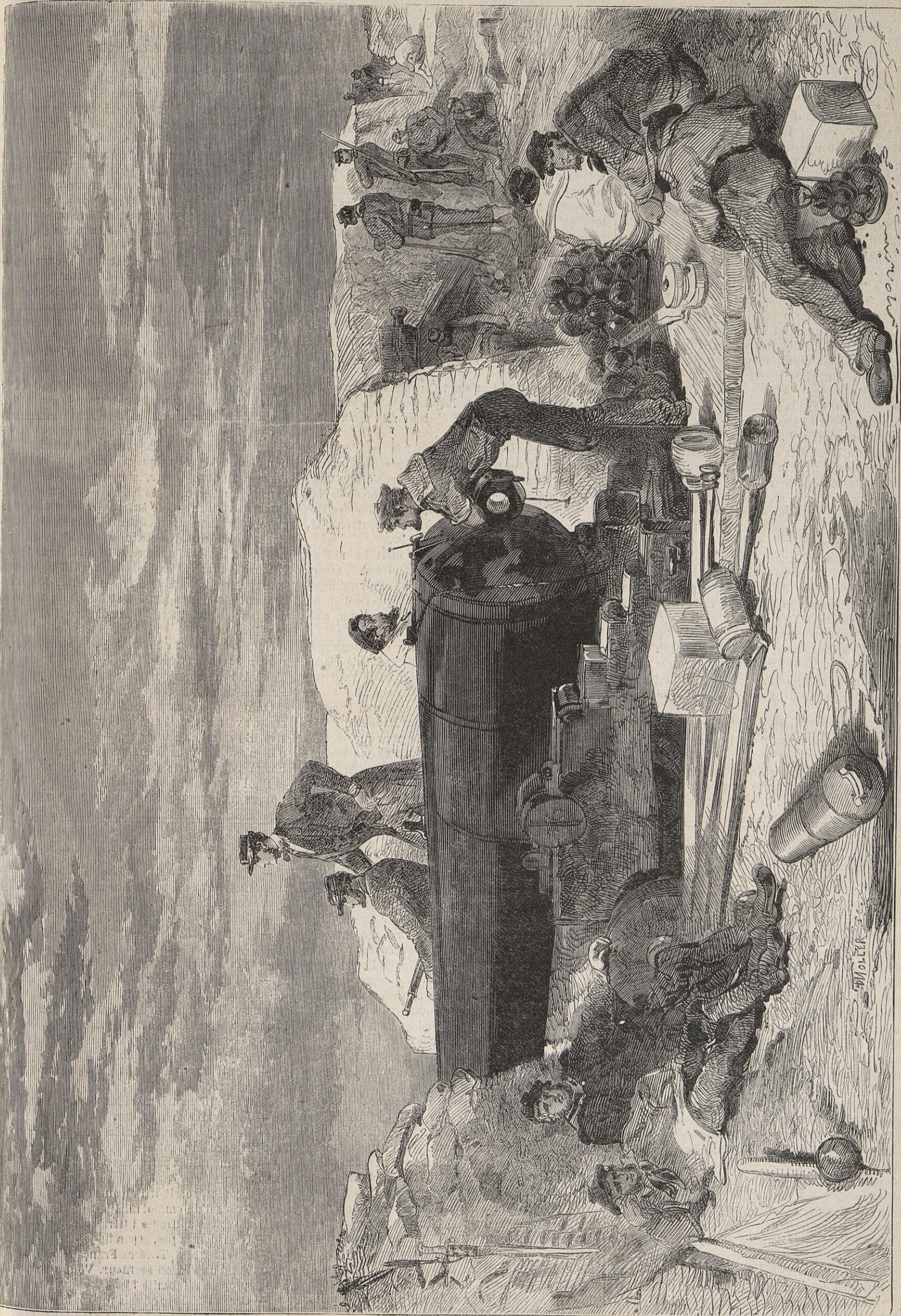
J'en rougis pour le dix-huitième siècle, lui si prodigue et si pompeux, ingrat au point de laisser payer ses dettes de boudoir par un enfant de la Révolution! L'ancien régime léguant au nouveau le soin de recueillir ses anciennes maîtresses et de leur procurer une agonie paisible! — Cette action, accomplie simplement par Bonaparte, ce trait de générosité envers une pauvre femme dont ses amants ne se souvenaient plus, a quelque chose qui remue et qui fait dire: Bien!

On sait gré aussi à Sophie Arnould de ce sentiment de fierté qui l'a retenue de s'adresser à une cour qu'un seul éclair de ses beaux yeux mettait jadis à ses genoux. Cette main qui se tourne vers un homme qui ne l'a point connue est plus noble et plus touchante qu'une main tendue vers un Lauraguais ou un Richelieu. Ce n'est plus une femme qui réclame, c'est un nom qui demande; elle n'in-



LA PROVINCE. — La ville de Tours, siège de la délégation du gouvernement de la défense nationale en province. — (Dessin de M. A. Deroy.)

LA PROVINCE. — La ville de Tours, siège de la délégation du Gouvernement de la défense nationale en province. — (Dessin de M. A. Deroy.)



DÉFENSE DE PARIS. — Nos canons et nos pointeurs dans une redoute. — (Dessin de M. Edmond Morin.)

bout d'un nez, se met dans la tête de vous détailler, recomposer, synthétiser un inconnu dont il ne sait ni le caractère ni les habitudes ?

La reconnaissance du 21 octobre. — Rueil. — La Malmaison. — La Jonchère. — Nous en sommes aujourd'hui à notre quarantième journée de siège, et je vous laisse à calculer les bavardages auxquels ont donné lieu les actes militaires de la défense nationale. Les grands parleurs, stratéges en chambre, allaient leur train quand on s'en tenait prudemment à organiser la défensive; mais depuis que nous avons inauguré les sorties offensives, nos organisateurs de victoires problématiques s'en donnent à cœur joie et à langue que veux-tu. La dernière affaire, la sortie faite vendredi dernier par le général Ducrot, est encore, à l'heure qu'il est, le sujet de leurs commentaires. Les uns regardent cette sortie comme une victoire, les autres comme une défaite, les moins pessimistes comme un non-sens. Tenons-nous aussi loin des optimistes que de leurs adversaires, et racontons simplement le fait tel qu'il s'est passé, nous reposant sur l'avenir pour en connaître et en apprécier les conséquences.

Dès le matin, dans la journée du 21, nous avons pu remarquer les signes précurseurs d'une affaire où le sang va couler. Les voitures des ambulances, leur drapeau blanc à la croix rouge flottant au soleil, s'acheminaient vers l'ouest, gagnant les villages de Puteaux, de Courbevoie, de Nanterre. Le hasard dans l'ordre de service m'avait mis ce jour-là en faction en dehors de la porte d'Asnières, à deux pas de Clichy, où se trouve le quartier général d'une brigade.

Dès dix heures du matin, deux batteries d'artillerie, sortant de dessous le pont du chemin de fer que traverse la route de la Révolte, partaient au trot dans la direction du Mont-Valérien. Des soldats de la ligne sortaient de toutes les maisons du village transformé en caserne et se groupaient par bataillons. Ils s'éloignèrent bientôt; le clairon et le tambour ne marquaient pas plus le pas que la trompette n'avait dénoncé la marche de l'artillerie. Les mouvements se faisaient avec le moins de bruit possible.

Au rempart, à la porte, on laissait entrer dans Paris, mais on ne laissait sortir personne, même avec un permis.

Décidément, un mouvement se combinait, ça allait chauffer, comme dit le troupier.

A une heure, en effet, le canon tonnait. L'artil-

lerie ouvrait son feu sur un vaste demi-cercle, de la station de Rueil à la ferme de la Fouilleuse. Une batterie était établie, à gauche, sur une hauteur qui domine Garches et à l'endroit où se trouvait naguère un vieux moulin à vent. En arrière, une autre batterie commandait la route de Puteaux. A droite, deux autres batteries: la première entre Rueil et la chaussée du chemin de fer; la seconde plus rapprochée du village. Toutes les pièces firent feu au moment où le Mont-Valérien donna le signal de l'attaque en envoyant ses obus dans les bois en arrière de la Jonchère et de Buzanval. L'infanterie de ligne et les zouaves qui avaient débouché par la route de Courbevoie et les mobiles bretons qui descendaient des hauteurs du Valérien, après avoir laissé l'artillerie faire son œuvre pendant trois quarts d'heure, se lancèrent dans les vignes de la Jonchère, précédés par les éclaireurs de la Seine. Ils arrivèrent sur la lisière des bois, d'où les Prussiens fusillaient d'au milieu des arbres dans lesquels ils étaient grimpés. Nos mobiles s'ingéniaient à les descendre comme des écureuils. L'objectif de l'attaque était d'abord le château et le parc de la Malmaison, situés à gauche de la route de Paris à Bougival.

Cette pauvre Malmaison ! Que nous sommes loin du jour où ses ombrages inspiraient le tendre Delille, le traducteur des *Géorgiques* et le doux poète des *Jardins* !

Cette délicieuse villa a été aussi la confidente des espérances et des regrets de Joséphine alors qu'elle était simplement madame de Beauharnais, plus tard, lorsque la politique en fit la femme divorcée de Napoléon. C'est aussi là que mourut cette impératrice exilée, le lendemain du jour où elle y reçut, en 1814, la visite de l'empereur Alexandre I^{er}.

Primitivement, la Malmaison était un nid de vautour du haut duquel un chef normand, Odon, détroussait les voyageurs. C'est à l'effroi qu'inspiraient ses maîtres à toute la contrée qu'elle doit son nom sinistre, *mala mans o*, mauvaise maison, *malmaison*.

De 1842 à 1860, la Malmaison a appartenu à la reine Christine d'Espagne qui l'a vendue à Napoléon III. Aujourd'hui c'est une propriété nationale dans laquelle on retrouve encore la chambre à coucher et la fontaine de Joséphine, ainsi que le pavillon dans lequel aimait à travailler Napoléon I^{er}.

C'est dans l'angle que forme le parc que, dans la journée du 21, se sont trouvées acculées quatre compagnies de zouaves sous les ordres du commandant Jacquot. La position de ces braves soldats était très-compromise, car les Prussiens menaçaient de les

cerner. Heureusement que le bataillon des mobiles de Seine-et-Marne, qui avait rapidement gravi les hauteurs de Saint-Cucufa, a ouvert un feu très-vif sur l'ennemi et l'a forcé de reculer. Les zouaves ont été dégagés.

Pendant que les colonnes Berthaud et Noël prenaient la Malmaison, la colonne Cholleton se précipitait sur Buzanval, et y entra avec les franc-tireurs de la 2^e division commandés par le capitaine Faure-Biguet.

Dès le commencement de l'action, une batterie de 4, enbardie sans doute par la mollesse du tir ennemi, s'est portée avec une remarquable audace très en avant, trop en l'air sur son aile, au travers de bois épais et par des chemins où les mouvements de retraite sont impossibles, à la porte de Longboyau.

Les Silésiens, qui se tenaient massés dans la forêt de la Celle, ont, dans une fusillade inattendue, tué hommes et chevaux. Le capitaine Nîmes, qui commandait la batterie, est resté au milieu des siens, et deux pièces sont tombées entre les mains de l'ennemi.

Le plateau de Montretout a été enlevé un moment par une des colonnes de réserve, celle du général Martenot. Nous avons abandonné cette position, qui cependant commande la route de Vaucluse et de Roquencourt.

La nuit venait et il fallait regagner ses campements. On a sonné la retraite. Avec les 7,000 hommes du 14^e corps qui n'avaient pas encore eu l'occasion de combattre, sur un terrain difficile, dans lequel les parcs, les bois, les étangs, les escarpements et les ravins se suivent, se masquent, s'enchevêtrent, nous avons enlevé les premières positions de l'ennemi. Nous avons forcé les Prussiens à mettre en ligne de nombreux bataillons, 25,000 Silésiens, Polonais ou soldats de la garde royale, et à les exposer aux feux de notre artillerie, de nos mitrailleuses et de nos forts. L'attitude de nos troupes a été excellente et tout le monde a fait noblement son devoir.

Nous avons eu 2 officiers tués, 15 blessés, 11 disparus; 32 soldats tués, 230 blessés, 153 disparus. Total 443 hommes hors de combat. Les pertes des Prussiens sont beaucoup plus sensibles.

On ne reprochera pas cette fois au général Ducrot d'avoir ménagé l'artillerie dans sa sortie offensive. En retranchant les batteries de mitrailleuses qui n'agissent pas à longue portée, les 6,350 hommes d'infanterie des colonnes Berthaud, Noël et Cholleton étaient soutenus par 94 pièces de canon, sans compter l'artillerie du Mont-Valérien.

voque pas d'autre souvenir que sa célébrité : « — J'étais Sophie Arnould autrefois... »

Ce quartier du Louvre est tout peuplé de souvenirs. Voici la rue Saint-Thomas, où s'élevait autrefois l'hôtel Rambouillet, cette grande renommée, ce grand bruit, ce caquetage de voix féminines, ce froissement de robes de soie et d'habits à rubans. Par une irrévérence que l'on ne saurait qualifier, les écuries de Chartres occupent aujourd'hui une partie de l'hôtel Rambouillet. Là où les précieuses tenaient bureau d'esprit, triaient les phrases, épluchaient les verbes, écossaient les adjectifs et passaient au tamis romanesque les gros mots gaulois, les chevaux dévorent l'avoine à belles dents. — Ombres de Furetière, de Ménage, de M^{lle} de Scudéry, voilez-vous la face avec les manchettes de votre style !

Dans cette même rue Saint-Thomas-du-Louvre, Piron habita longtemps une mansarde.

La rue du Chantre, — une des premières désignées par saint Louis pour receler les femmes à ceinture dorée, — a abrité l'auteur du *Sofa* et des *Matines de Cythère*, Crébillon le fils, censeur royal, mais non particulier. Est-ce donc là qu'il choisissait les modèles de ses Zoraïde, de ses Bélinde, de ses Nédarnéet autres sultanes invraisemblables ? Maintenant on ne voit plus dans la rue du Chantre que des auberges ignobles, des cafés sordides, des fripiers ténébreux, s'étendant jusqu'à la place du Musée.

Cette place du Musée, centre élargi d'un réseau de ruelles, est une des curiosités du laid Paris, quelque chose comme une autre cour des Miracles. De cette place, ou, pour mieux dire, de ce carrefour, plus exhaussé que le reste du terrain, situé entre le Louvre et le Carrousel, on plonge sur un dédale de bicoques lépreuses, de trous à rats, d'égouts. Du côté des Tuileries, l'horizon est borné par une longue file de bouquinistes et d'oiselliers. On y voit aussi des antiquaires, des tondeurs, des empailleurs, — posés comme une menace à côté des volières gazouillantes; — des marchands qui vendent des épreuves de Rembrandt et des lunettes d'écaille, des guitares et des poires à deux liards le tas.

Dans cette foire permanente, le regard est sollicité à droite et à gauche par les ébauches sans pudeur que viennent y exposer des peintres anonymes : académies d'après l'antique, paysages inspirés par des étalages de fruitière, baigneuses surprises par des chasseurs en goguette. A côté de cette peinture hurlante, on aperçoit des dogues et des chiens de chasse, — aussi hurlants dans leurs niches que les tableaux dans leurs cadres; — des cygnes mélancoliques enfermés dans des cages de bois; des chouettes au masque sanglant; maître Renard à côté de maître Corbeau; et le troupeau des petites souris blanches essayant de passer le bout de leur museau entre les barreaux de fil de laiton qui les tiennent captives.

Quelques joueurs de gobelets, avec l'immuable Jocrisse en veste jaune et en bas à pois, complètent la physionomie de la place du Musée.

— Vous avez l'air aujourd'hui plus soucieux que d'habitude, m'a dit tout à l'heure le comédien Florence devant le Perron.

— C'est vrai, ai-je répondu.

— Quelque amourette sans doute ?

— Non.

— Cela est de votre âge cependant.

— Ma préoccupation a une cause plus sérieuse, ai-je continué; je souffre de mon oisiveté. Il n'est pas naturel à mon âge de vivre sans rien faire, de traverser le monde en simple passant.

— Je connais beaucoup de gens qui n'auraient pas vos scrupules, dit Florence.

— Considérez que je suis plus pauvre que vous ne semblez le croire.

— C'est différent. Travaillez alors.

— Je ne sais aucun métier.

— Pourquoi ne vous feriez-vous pas comédien ? dit Florence en riant.

— Ne me raillez pas; vous voyez que je suis sérieux.

— Ecoutez, reprit-il d'un autre ton, vous contenteriez-vous d'un emploi modeste, en harmonie toutefois avec vos aptitudes littéraires ?

— N'en doutez pas, répondis-je.

— Eh bien ! le Théâtre-Français manque en ce moment d'un second souffleur. Voulez-vous que je vous propose au comité ?

— Certes ! Mais je ne sais pas souffler.

— Souffler n'est pas jouer, répliqua Florence.

La proportion était donc de 7 à 8 pièces par 1,000 hommes engagés.

A la fin de la journée, les Prussiens arrivaient en grandes masses, débouchant de Bougival et poussant vigoureusement sur la route, afin de couper notre droite entre Rueil et la Seine. Une batterie de mitrailleuses, rapidement installée au beau milieu de la route, arrêta leur élan par cinq ou six décharges terribles qui en couchèrent un grand nombre par terre. L'ennemi fut ainsi dégoûté de la poursuite et nos troupes rallièrent leurs cantonnements dans le plus grand ordre.

Pendant que les généraux Berthaud et Noël opéraient à Rueil et à Garches, que les mobiles se lançaient sur Montretout, que le parc de la Malmaison était occupé par le 3^e zouaves, le 36^e de marche, le 22^e de ligne, les 1^{er} et 7^e bataillons des mobiles de la Seine, le général de Bellemare tenait la plaine entre Saint-Denis et Argenteuil, prêt à jeter dans la rivière les Prussiens s'ils tentaient de passer la Seine en dessous de Bezons.

Canonade des forts de Bicêtre, de Montrouge, de Vanves, d'Issy et des bastions. — Toutes les précautions étaient prises. Pour maintenir, pendant le combat que nous livrions au pied du Mont-Valérien, l'ennemi dans ses retranchements de Clamart et de Meudon et l'empêcher de se porter sur le champ de bataille, les forts de Bicêtre, de Montrouge, de Vanves et d'Issy ne cessèrent de canonner à partir de une heure jusqu'à la nuit. La redoute des Hautes-Bruyères, la batterie Mortemart, au bois de Boulogne, toutes les pièces à longue portée des bastions 62, 63, 64, 65 du sixième secteur, tonnèrent à outrance. Les canonniers et les batteries flottantes de la Seine, ancrées entre le Point-du-Jour et Suresnes, et la canonniers Farcy, lançaient leurs projectiles sur les hauteurs de Meudon et de Saint-Cloud.

La journée a été bonne. Dans son ordre du jour, le gouverneur de Paris félicite le 14^e corps de la régularité parfaite avec laquelle il a exécuté dans cette journée du 21 ses marches préparatoires et pris ses positions de combat, de la vigueur avec laquelle il a attaqué. « A dater du combat d'hier, dit en terminant le général Trochu, le 14^e corps se place parmi les meilleures troupes de l'armée de la défense. »

Ne soyons pas plus exigeants que le général-gouverneur, et, confiants en ses capacités militaires et son dévouement à la grande cause nationale, soyons satisfaits du combat de Rueil, sans chercher à en

critiquer l'opportunité et à en rechercher les conséquences, qui doivent nécessairement nous échapper pour quelque temps et que nous ne dévoilerions pas, les eussions-nous devinées.

Le Trocadéro. — Pour voir toute cette canonnade et suivre de l'œil les boulets et les obus qui s'en allaient fouiller dans les bois les lignes prussiennes, on ne pouvait être mieux placé que sur la terrasse du Trocadéro, convertie pour le moment en observatoire militaire.

Dès qu'un coup de canon est tiré, soit dans les forêts, soit dans la plaine, il faut voir avec quelle intrépidité les moins ingambes franchissent les hautes marches qui conduisent du quai de Billy sur le terre-plein de Chaillot. Armés de lorgnettes, de longues-vues de tous les calibres; munis, selon le temps, d'ombrelles ou de parapluies, les Parisiens, dont l'existence est aujourd'hui toute à la guerre, prennent d'assaut les rampes où s'étagaient jadis les boutiques bariolées du 15 août. De cette plateforme gigantesque que le pont d'Iéna sépare du Champ de Mars, la vue s'étend depuis les coteaux boisés de Fontenay-aux-Roses jusqu'au delà du Mont-Valérien. On a à ses pieds la Seine, les bastions de la première enceinte, les défenses du Point-du-Jour. Devant soi, les hauteurs de Clamart, Meudon, Saint-Cloud et toute la ligne des forts du sud-ouest. Pour peu qu'on ait l'œil stratégique, on peut, avec une bonne lorgnette marine, suivre l'action qui se déroule sur ce champ de bataille, le plus mouvementé depuis le commencement du siège. On trouve même sur le Trocadéro des industriels qui exploitent la curiosité patriotique, et pour lesquels la longue-vue à pivot est un fort joli gagnepain. Pour deux sous, on vous fait voir un Prussien; une simple canonade est tarifée à 25 centimes. Mais si un engagement a lieu dans la plaine ou sur la lisière des bois, les prix montent, et alors ce n'est que moyennant un et même deux francs que vous achetez le droit d'appliquer votre œil à la lunette d'approche. La journée du 21 a été une des plus fructueuses. Le temps était clair, et chacun voulait juger des coups qui se portaient du côté de Rueil, savoir à quelle nichée d'Allemands s'adressaient les boulets et les obus du Valérien, des canonniers, et connaître le but sur lequel visaient les forts d'Issy, de Vanves et de Montrouge. La recette a été bonne pour les astronomes en plein vent du Trocadéro, et plus d'un, en rentrant le soir chez lui, et tout en déplorant les horreurs de la guerre et en soupesant son porte-monnaie, a dû se dire : « A quelque chose malheur est bon. »

Fabrication des ballons. — Pour le moment, toutes nos communications sont coupées avec le reste de la France. Nous sommes séparés du monde entier, et les Parisiens vivent dans leur capitale assiégée comme autant de Robinsons dans leur île. Les aérostats sont devenus nos seuls instruments de locomotion et de transport. Ce sont eux qui emportent en province nos dépêches, nos correspondances, nos ministres même. La direction des postes a organisé un service régulier de ballons. Il en part un tous les deux ou trois jours, et comme nous n'avons pas encore trouvé le moyen de les faire revenir à Paris, nous avons été forcés, après avoir employé tous ceux qui étaient disponibles, d'en fabriquer de nouveaux. L'atelier où on les confectionne est la gare d'Orléans. C'est sous les énormes voûtes faites de fer et de verre de la gare que sont réunies des centaines de couturières employées à réunir les unes aux autres les énormes pièces de soie enduites de caoutchouc qui doivent former le sphéroïde aérien. M. Godard dirige les coupeurs qui taillent mathématiquement ces immenses losanges d'étoffe légère, tandis que M^{me} Godard a sous sa direction l'atelier de couture. Sous l'impulsion intelligente de ces aéronautes dévoués, le travail marche vite. L'atelier suffit aux besoins du service. Ainsi, mardi dernier, partait de la gare d'Orléans le *Montgolfier*, qui, ayant pour capitaines MM. Eugène et Jules Godard, emportait 338 kilogr. de lettres et 475 kilogr. de lest. Le lieutenant-colonel Lapierre et un commandant de la mobile sont partis avec M. Sané-Hervé, qui s'était chargé de la direction de l'aérostat.

Le *Fulton* s'est élevé le lendemain mercredi, précédant d'un jour ou deux le *Vauban*, le *Christophe-Colomb*. En ce moment, l'atelier de la gare d'Orléans tient sur le chantier l'*Union-des-Peuples*.

De son côté, l'usine C. il est en train de construire un ballon dirigeable *plus lourd que l'air*. Ce nouvel aérostat se compose d'une masse ovoïde munie de deux hélices, une verticale, l'autre horizontale. Ces deux hélices sont mises en mouvement par une machine à vapeur de la force de deux chevaux. Deux ailes planes et inclinées complètent l'appareil, dont M. Vert, l'inventeur, livre gratuitement sa découverte à la République et se charge de diriger les travaux.

Vous le voyez, messieurs les Prussiens, vous avez beau entasser insolences sur menaces, perfidies sur cruautés, vous n'atteindrez jamais à la hauteur scientifique que nous inspire notre patriotisme.

MAXIME VAUVERT.

vous êtes familiarisé avec le répertoire, cela suffit; le reste viendra avec la pratique.

— Puisqu'il en est ainsi, j'accepte avec reconnaissance.

— Rendez-vous demain à onze heures à l'administration, derrière le théâtre, la porte à côté du libraire Barba.

— A onze heures, répétait-je.

J'ai un état!

Me voilà souffleur..... Souffleur du Théâtre-Français!

Mon admission a eu lieu sans difficulté; la plupart des comédiens m'ont reconnu et m'ont tendu la main.

En rentrant ce soir, j'ai lu plusieurs chapitres d'un volume de l'*Histoire de France*, et, à la suite de cette lecture, ne me sentant aucune envie de dormir, j'ai griffonné les strophes suivantes:

Y avait-il un poète en moi?

Personne n'en saura jamais rien, sans doute.

Qui nous ramènera les fastes des vieux temps,
La France de jadis, la forte chevalière?
Quel bras ressaisira, sous la grande lumière,
L'illustre bouclier aux dessins éclatants,
Déroulant longuement notre histoire guerrière?
Qui nous ramènera les fastes des vieux temps?

O siècles fabuleux! pompes de l'ancien âge!
Croisades et tournois! vieux châteaux de village!

Riches tombeaux sculptés! Avez-vous donc gardé
Tout ce que renfermaient sous un pourpoint bardé
De constance et d'honneur vos preux de haut parage,
O siècles fabuleux! pompes de l'ancien âge?

Blanches filles, Iseult, Alix, Eléonor,
Où donc avez-vous fui? Le page cherche encor;
La forêt retentit de meutes triomphantes;
Le troubadour soupire au pied du balcon d'or...
Que j'ai rêvé de fois à vous, ô mes infantes,
Blanches filles, Iseult, Alix, Eléonor!

Dans cet âge escorté de gloire féodale,
Chaque jour amenait sa bataille fatale,
Aujourd'hui le Saxon et demain le Normand;
Barons et serfs gardaient la bannière royale;
Et, s'il vivait obscur, le peuple mourait grand
Dans cet âge escorté de gloire féodale.

Un règne, puis un autre, et tout croule à grand bruit!
Où cache le passé son immense ossuaire?
Interrogeons, creusons le grand lit mortuaire:
Ombres de Marignan, levez-vous dans la nuit!
Dresse-toi, Richelieu, dans ton rouge suaire!
Un règne, puis un autre, et tout croule à grand bruit!

Tout n'était que plaisirs et tout n'était que fêtes:
Les ducs au cabaret coudoyaient les poètes,
Et le soir, à la cour, faisaient des entrechats,
Ou demi-chancelants, retroussant leurs manchettes,
En carrosses dorés s'en allaient aux combats.
Tout n'était que plaisirs et tout n'était que fêtes.

Versailles étalait ses coquettes grandeurs;
Le roi-soleil trônait entre mille seigneurs:
C'étaient Condé, Jean Bart, Bossuet, La Vallière;
Gloire, génie, amour! Vaillants et nobles cœurs!
Jardins illuminés, bosquets pleins de mystère...
Versailles étalait ses coquettes grandeurs.

Les abbés semillants et les marquises roses,
Les filles d'Opéra, les Martons, les Frontins,
Gazouillaient à qui mieux mille galantes choses;
Mais vite sont passés les petits vers badins,
Les mouches, les paniers, les soupers libertins,
Les abbés semillants et les marquises roses.

La mort se hâte. Et tout s'efface qui reluit.
Un soir, le peuple a pris son tour à l'improviste.
Aveugle Briarée, il renverse, il détruit;
Le peuple règne et tue, implacable utopiste.
Mais il est mis à bas, et son règne finit.
La mort se hâte. Et tout s'efface qui reluit.

Pour toi, siècle nouveau, qui t'appêtes à naître...

Les strophes s'arrêtaient là, — absolument comme l'histoire.

Bonaparte était peu sensible au charme des vers; pourtant ceux-ci eurent le don de le faire rêver pendant quelques minutes.

Il se surprit à répéter:

Qui nous ramènera les fastes des vieux temps,
La France de jadis, la forte chevalière?

Puis, il sourit d'un air d'orgueil.

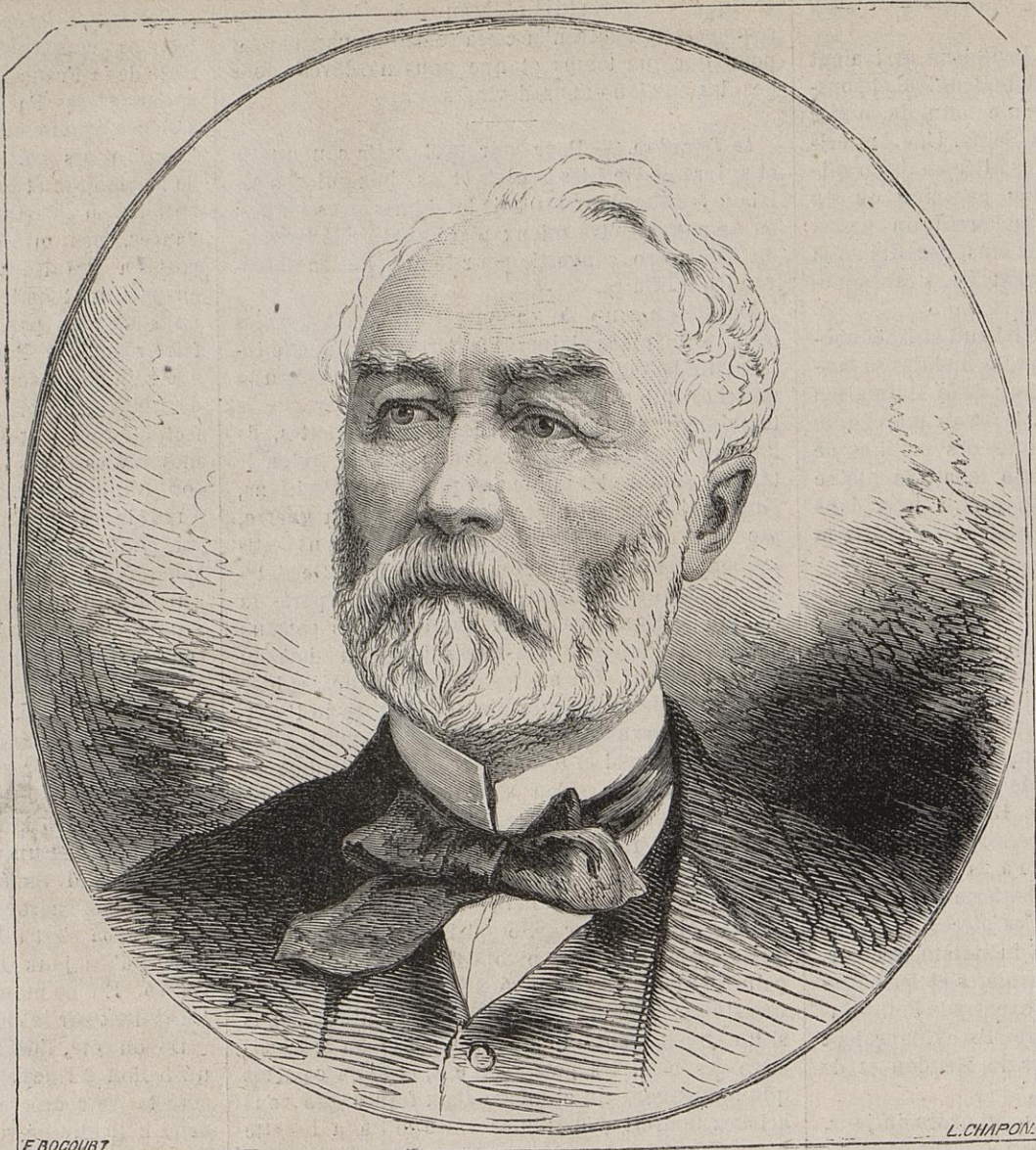
CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

M. DORIAN

M. Frédéric Dorian, un des grands industriels métallurgistes du bassin de la Loire, était député de l'opposition au Corps législatif lorsqu'est enfin arrivée la chute du second empire. Il n'avait pas brillé à la tribune. Le public et ses commettants de la 2^e circonscription de la Loire ne le connaissaient que par ses votes régulièrement émis contre le système qui nous gouvernait. La Révolution du 4 septembre l'a fait ministre des travaux publics, et aujourd'hui que nous voyons M. Dorian à l'œuvre, nous doutons qu'elle eût pu faire un meilleur choix.

M. Dorian parle peu. Il agit, ce qui vaut beaucoup mieux dans un moment où tout est à l'action. Dès les premiers jours, il s'est révélé comme un administrateur de premier ordre, prenant en main une bonne partie des attributions de la guerre. Le général Le Flô peut régulariser les ar-



E. BOGOURT.

L. CHAPON.

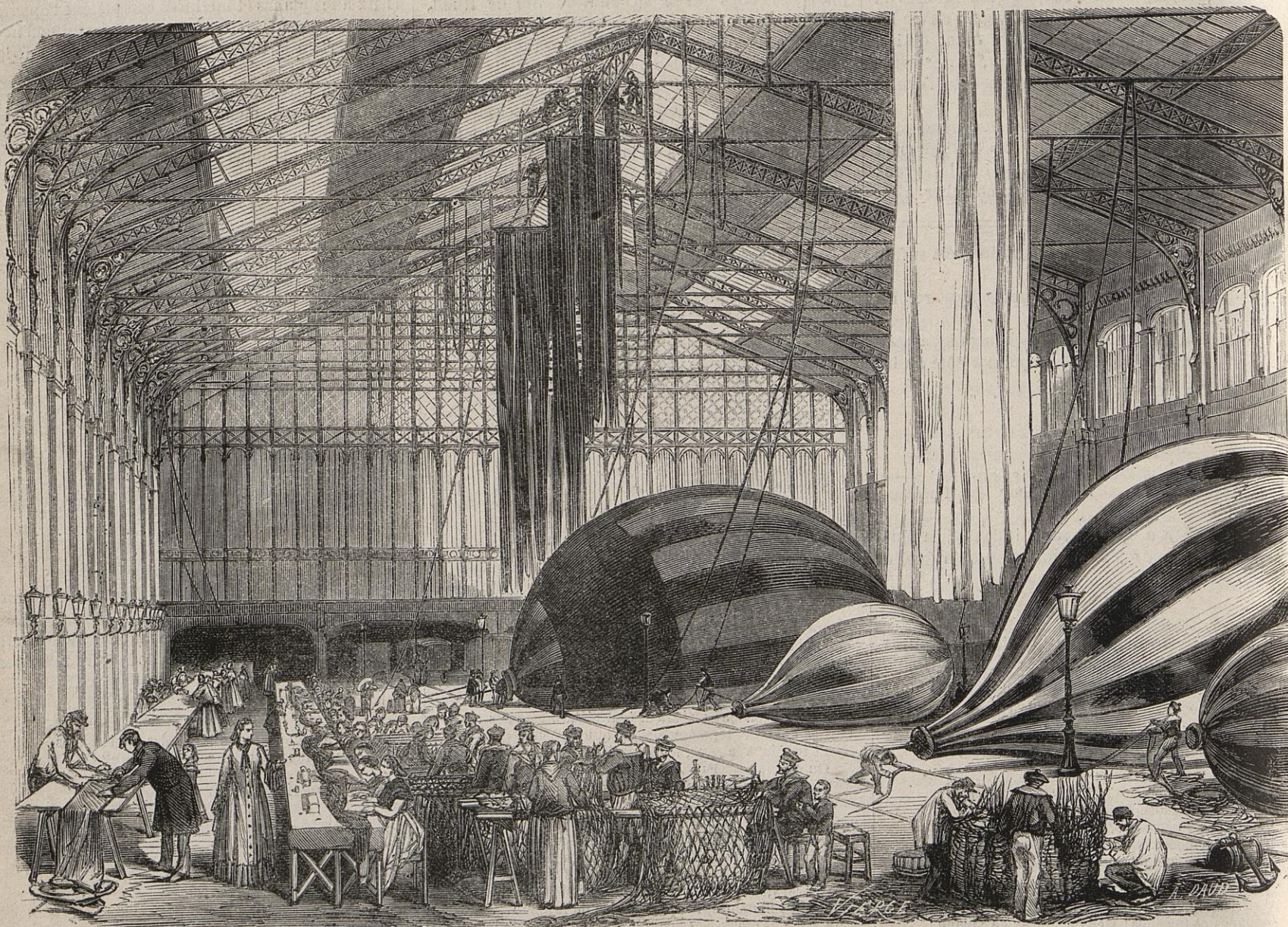
M. DORIAN, ministre des travaux publics. — (D'après la photographie de M. Bacard.)

mées, M. Dorian se charge du matériel et les choses n'en vont que mieux.

Les canons étaient ce qui nous manquait le plus pour résister à la puissante artillerie prussienne; le nouveau ministre des travaux publics a donné à la fabrication des pièces se chargeant par la culasse une impulsion si énergique que nos fonderies improvisées par ses soins fournissent, à cette heure, 20 canons par jour, ce qui nous permettra de mettre en ligne avant un mois cinquante batteries nouvelles. Quant à monter et à équiper ces cinquante batteries, c'est encore M. Dorian qui s'en charge. Notre patriotisme peut se reposer sur l'activité de ce ministre dont les cinquante-six ans n'ont nullement refroidi l'ardeur.

M. Dorian, on l'a déjà dit, est le Carnot de la jeune République; comme le grand homme de 1792, il saura organiser la victoire.

LÉO DE BERNARD.



SIÈGE DE PARIS. — La gare d'Orléans servant d'atelier de construction aux ballons-poste de M. Godard. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

secret. Les uns liquéfient l'airain dans des fournaises ardentes et le coulent dans des cylindres creux; les autres percent le fer et fabriquent des

L'ARTILLERIE

(Suite)

trouver accès dans le cœur de l'homme? Par toi, la gloire militaire est détruite; par toi, le métier des

levrines, selon qu'il plaît à leur inventeur. Cela brise le fer, pulvérise le marbre et fait tronder par-

L'ARTILLERIE

(Suite)

« L'Italie, la France et tous les habitants des autres royaumes de l'Europe ont appris depuis ce funeste

secret. Les uns liquent l'airain dans des fournaises ardentes et le coulent dans des cylindres creux; les autres percent le fer et fabriquent des instruments plus grands ou plus petits, plus légers ou plus lourds : on les appelle fauconneaux, fusils ou canons, canons simples ou doubles. Je les entends encore appeler arquebuses, mousquets, cou-

levrines, selon qu'il plaît à leur inventeur. Cela brise le fer, pulvérise le marbre et fait troncée par tout où il passe. Malheureux! renvoie à la fournaise toutes tes armes, jusqu'à ton épée, et charge ton épaule d'un fusil ou d'une arquebuse, sinon renonce à ta soldate et prends ton congé. — O sacrilège et abominable invention! comment as-tu pu

trouver accès dans le cœur de l'homme? Par toi, la gloire militaire est détruite; par toi, le métier des armes est déshonoré; par toi, la valeur et le courage deviennent inutiles; le plus lâche est souvent l'égal du plus intrépide. Par toi, la bravoure et l'audace ne peuvent plus se mesurer en champs clos. — Par toi, sont déjà tombés et descendront en-



LE SIÈGE DE PARIS. — Le nouvel observatoire des Parisiens. — Aspect de la place du Trocadéro pendant la journée du 21 octobre. — (Dessin d'après nature de M. Provost.)

core sous la terre bien des princes et des chevaliers, avant que finisse cette guerre qui a fait verser au monde, et à l'Italie surtout, tant de larmes; et, si je vous l'ai dit, je n'ai dit que la vérité, l'inventeur de ces exécrables engins a surpassé en malignité tout ce que le monde a produit de plus cruel et de plus méchant. — Et je suis certain que Dieu, pour

éterniser le châtiement d'un si grand crime, a précipité cette âme maudite dans le plus profond et le plus noir abîme de l'enfer, à côté du maudit Judas. » Le vieux Montluc, balaféré au siège de Rabastens (1570) d'un coup d'arquebuse qui lui perça les os du nez, et le força à porter, le reste de ses jours, un masque au visage, décharge sa rancune, dans

ses *Commentaires*, en feux roulants d'imprécations contre l'artillerie : — « Il faut noter, — dit-il quelque part — que la troupe que j'avois n'étoit qu'arbalétriers, car encore, en ce temps-là, il n'y avoit point d'arquebuziers parmi notre nation. Que plus à Dieu que ce malheureux instrument n'eût jamais été inventé; je n'en porterois les

marques, lesquelles encores aujourd'hui me rendent languissant; et tant de braves et vaillants hommes ne fussent morts de la main, le plus souvent, des plus poltrons et plus lâches, qui n'oseroient regarder au visage celui que de loing ils renversent de leurs malheureuses balles par terre. Mais ce sont des artifices du diable pour nous faire

entretuer. » Ailleurs, parlant de la mort du frère de Strozzi, le prieur de Capoue, tué en Toscane, dans une reconnaissance, d'un coup d'arquebuse tiré par un paysan, derrière une haie : — « Voyez, » s'écrie-t-il, « quel malheur qu'un grand capitaine meure de la main d'un vilain avec son bâton à feu ! »

Plus tard, Cervantes reprend l'imprécation de l'Arioste. Don Quichotte, le dernier des chevaliers, maudit, une dernière fois, l'arme impersonnelle qui destitue les héros.

— « Oh ! bien heureux les siècles qui ne connaissent point la farie épouvantable de ces maudits instruments de l'artillerie, dont je tiens l'inventeur pour damné au fond des Enfers, où il reçoit le prix de sa diabolique invention ! Grâce à lui, un bras infâme et lâche peut trancher les jours du plus vaillant chevalier ! Grâce à lui, sans savoir ni d'où ni comment, au milieu de l'ardeur qui enflamme un cœur magnanime, arrive une balle égarée, tirée peut-être par tel qui s'est enfui, effrayé du feu de sa maudite machine ; et voilà qu'elle arrête la pensée et suspend la vie d'un héros inconnu qui méritait de vivre des siècles ! Aussi, en y songeant, serais-je tenté de dire que je regrette, au fond de l'âme, d'avoir embrassé cette profession de chevalier errant, dans des temps aussi malheureux que les nôtres ; car, tout en ne redoutant aucun péril, je n'en suis pas moins ennuyé de penser qu'un peu de poudre et de plomb peuvent m'ôter l'occasion de me rendre fameux sur toute la face de la terre, par la valeur de mon bras et le tranchant de mon épée. »

Qu'auraient donc dit l'Arioste, Montluc et Cervantes de l'artillerie d'aujourd'hui, qui frappe d'une distance que n'atteint pas le regard, et dont les boulets sont lancés par une force aussi invisible que celle qui projette les aérolithes ? Ses instruments de chimie et de balistique font d'une armée une usine de destruction desservie par des mécaniciens de la mort. Mieux outillée que l'armée rivale, elle la battra à coup sûr. La victoire n'est plus seulement aux gros bataillons, elle est aux engins les plus nombreux et les plus rapides. Une légion de héros peut être pulvérisée à travers l'espace, par une mitraille machinale tombant, comme la grêle, d'un réservoir inconnu. Une première fois nous avons été écrasés par la masse et par le poids de ces automates meurtriers ; leur mécanisme a broyé l'héroïsme de notre armée. Mais la France va s'en emparer à son tour ; elle les animera de son âme, elle décuplera leur force brutale par son élan et par sa souplesse. L'artillerie redeviendra l'instrument par excellence de la valeur française.

Au temps même de Cervantes, l'artillerie réalisait des progrès immenses. Le mortier avec ses bombes, l'obusier avec ses obus multipliaient, en l'éparpillant, le ravage et la projection du boulet. La platine espagnole, dite « platine à la Miquelet », remplaçant la mèche et le rouet par deux pièces nouvelles, le chien et la batterie, inaugurait le fusil moderne. A la fin du dix-septième siècle, le fusil armait tous les fantassins de l'Europe. La pique supprimée se fit baïonnette et lui ajouta une force terrible. Maniée surtout par des mains françaises, la baïonnette passa longtemps pour décider des batailles. Le maréchal de Saxe préférait ouvertement ses charges directes au tir hasardeux de l'artillerie, qui à cette époque, pour tuer un homme, dépensait presque son poids de plomb. Souwarow disait ce mot pittoresque : « La balle est une folle et la baïonnette est un héros. » Mais aujourd'hui la baïonnette est décidément subalternisée. Le fusil passant de la batterie à la percussion, puis au chargement par la culasse et à la rayure, le canon se rayant aussi, multipliant ses charges et grossissant ses calibres, les armes de l'artillerie ont presque paralysé l'arme blanche. De progrès en progrès, elles sont devenues les instruments de précision d'une science toute nouvelle, science si terrible qu'elle s'usera bientôt par ses excès mêmes, et qu'elle détruira la guerre à force d'exagérer ses horreurs.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(Liberté.)

SOUVENIRS DU SIÈGE DE PARIS

LE CHEVALIER DE FONVIELLE

(Suite)

Après tout ce que le lecteur a lu précédemment, il a le droit de supposer Fonvielle au bout de ses misères. Voyant ses meubles brisés, son lit enlevé, son vin bu, notre propriétaire philosophe retourne sur le théâtre de l'engagement, où Russes et Français tiraillent avec des alternatives de succès jusqu'à la nouvelle de la reddition de Paris. Cependant le jour s'avance, la vue de l'empereur Alexandre ne l'empêche pas de sentir le besoin de prendre un peu de repos et de nourriture. Il rentre dans son domaine dévasté. Ici se place un dernier tableau qui clôt dignement la galerie :

« Rentré chez moi, je trouvai des soldats allant et venant, et achevant de dévaliser ma maison : toutes mes armoires avaient été vidées, tout avait été enlevé, jusqu'à mes livres, et, ce qui me surprit et m'affligea le plus, jusqu'à un grand nombre de mes papiers. Ce qui restait était éparpillé et là dans toutes les chambres du premier étage, où je trouvais un grand nombre de serviettes nouées par les quatre bouts et remplies de farine. Mes pillards avaient pris sans doute ces farines chez des paysans, n'y trouvant pas d'autre butin ; arrivés chez moi, et préférant ce qu'ils y avaient trouvé à prendre, ils avaient changé de fardeau. Mais ces paquets de farine trouvèrent eux-mêmes d'autres amateurs ; ils furent enlevés à leur tour par les rôdeurs qui, venus les mains vides, s'en accommodèrent, ne trouvant plus rien à enlever dans ma maison, d'où mon cabriolet même avait disparu en mon absence.

« La seule chose qui y restait fut une voiture de voyage appartenant à Viriville, qui l'avait remise chez moi. On s'était contenté d'en enlever les lanternes, les coussins et tout le drap de l'intérieur. Crorait-on que, quelques mois après, Viriville, quoique le meilleur homme du monde, me montra de l'humeur lorsque je la lui rendis en cet état ? C'est une singulière chose que la raison humaine !

« Achéons d'un seul trait le tableau de l'état où je fus réduit.

« J'étais dans la chambre du Prussien malade, qui, depuis longtemps, ne pouvait plus me protéger, mais que tous les rôdeurs allaient visiter. Il en était environné lorsque j'y arrivai. Un de ces rôdeurs porta la main à ma cravate, et, après s'être consulté quelque temps, incertain s'il daignerait en augmenter le poids de son paquet, il finit par se décider en sa faveur, et me fit signe de la lui donner : je la détachai de mon cou et il l'enferma dans son paquet, sans égard pour mon hôte qui le suppliait de me la laisser. Un autre examina mes souliers qui malheureusement se trouvaient presque neufs ; il exigea que je les lui donnasse ; je restai nu-pieds ; mon Prussien en pleura de douleur. Par hasard, je trouvai dans ma garde-robe une vieille paire de pantoufles de lisière dont ma femme, dans les temps de pluie, se servait pour prendre des sabots ; je parvins à me les incruster, et je n'eus pas d'autre chaussure.

« J'étais dans cette position, lorsque, par ses discours à peu près inintelligibles pour moi, mon Prussien me fit entendre qu'une suspension d'armes avait été publiée dans l'armée alliée ; cela me donna l'espérance de pouvoir entrer à Paris le lendemain, n'ayant plus rien à défendre à Pantin.

« Sur le soir, des Cosaques s'étaient installés dans ma cuisine, ils avaient ouvert ma garenne, et avaient laissé échapper tous les lapins qui erraient en liberté, dans le parc et dans les trois cours, pour en saisir une douzaine qu'ils avaient fait cuire dans la grande bassine de cuivre servant deux fois par an à ma femme pour faire des confitures. Ils allaient commencer leur repas quand je me présentai. Leur ragoût sentait bon ; je choisis un dos entier de lapin pour moi, et un autre pour le Prussien auquel je l'apportai ; ils me laissèrent faire et n'en parurent pas plus choqués que moi-même je ne parus l'être de les voir agir comme maîtres de la maison.

« Je n'hésitai pas sur le choix d'un lit pour passer la nuit : ce fut mon billard que je destinai à me servir de couchette ; comme il ne fallait pas

grand apprêt pour cela, j'attendis que le sommeil me saisit assez vivement pour ne pas trop se faire attendre lorsque je m'étendrais sur ce matelas un peu dur, qui aurait fait les délices de l'Anglais Laschès, mais auquel j'aurais préféré une botte de paille si j'eusse pu me la procurer.

« La nuit n'était pas encore venue, lorsque deux ailes de camp du roi se présentèrent pour visiter, par ordre de Sa Majesté, ma maison, qui, des hauteurs qui dominent Pantin, où elle avait résolu de prendre gîte, lui avait paru avoir la plus agréable apparence entre toutes celles du village. Ils la parcoururent ; mais elle avait été tellement défigurée, que l'espace que leur avait offert la maison de M^{me} Navarre, qu'ils avaient aussi visitée, leur fit préférer celle-ci. Le soir même Sa Majesté Prussienne s'y installa avec toute sa suite. Quelle différence si j'avais pu la recevoir, comme je l'aurais fait deux jours auparavant ! Ces aides de camp virent mon Prussien et conversèrent avec lui pendant quelques minutes ; ils me quittèrent en me montrant beaucoup d'égards.

« Après eux arrivèrent des officiers, dont plusieurs composaient la suite du général anglais, commissaire de Sa Majesté Britannique auprès des monarques alliés. Ils prirent gîte chez moi ; leur chef arriva peu après, et se coucha, en arrivant, dans l'une des chambres du premier étage ; l'un des autres, qui me parut officier supérieur, fit dresser son lit de fer dans mon salon, où étaient encore quelques fauteuils, un piano, une harpe, et toutes les glaces qui étaient magnifiques ; je regrettais de ne pouvoir lui offrir que du bois et du charbon ; il fit pourvoir à tout le reste par ses gens, qui chassèrent les Russes de la cuisine, où fut préparé un très-bon souper servi en vaisselle plate, auquel je fus invité, ce que je ne refusai point.

« Un volume de mes poésies était sur ma cheminée, hasard singulier qui me valut les bonnes grâces de cet Anglais et cette invitation, lorsque, ayant jeté en arrivant un regard sur le frontispice de ce livre, il m'eut, par ses questions, amené à lui dire que j'en étais l'auteur. »

On sera sans doute bien aise d'apprendre comment Fonvielle put enfin retrouver sa famille :

« De tous les êtres vivants qui avaient composé mon ci-devant ménage, il n'était resté que quelques volatiles échappés aux Cosaques, les lapins errant dans l'enclos, et un âne que je gardais plutôt pour l'amusement de mes enfants, que pour quelques voyages qu'il faisait à Paris dans le temps des fruits, pour aller en vendre à la halle. Par une exception unique, l'espèce de selle qu'on mettait à cet animal, lequel errait aussi en liberté dans le parc, se retrouva sous la remise ; à défaut de bride, je rassemblai quelques vieilles cordes pour en faire une espèce de licol ; je le sellai, je l'enfourchai, et je m'acheminai vers Paris en veste grise, pantalon à pied, ayant pour chaussure des chaussons de femme en lisière, point de cravate au cou, et mon chapeau gris sur la tête.

« Ma pass me fit traverser les postes étrangères sans difficulté. Arrivé à la barrière de Pantin, je reçus des commis de l'octroi l'adresse de ma femme, qu'on avait eu soin de leur apporter. Je traversai Paris sans que pas une âme fit attention à moi, tandis qu'en tout autre moment mon équipage grotesque eût amené tous les enfants sur mon passage et j'arrivai rue Le Pelletier, où je trouvai ma femme et mes enfants tremblant pour moi, dont ils n'avaient aucune nouvelle depuis trois jours, et quelques amis qui s'efforçaient de les rassurer. De ce nombre, était le colonel Cailhé de Gayne.

« Ma vue fit oublier les angoisses de deux jours terribles. Nos pertes, dont je fis un tableau hideux, malheureusement trop fidèle, furent compensées pour rien, puisque j'étais sorti vivant des périls que j'avais courus ; moi-même, consolé par les caresses de tous ceux que j'aimais, je sentis renaitre mon courage, et dès que j'entrevis quelle serait l'issue de la catastrophe que j'avais essuyée, je remerciai la Providence plutôt que je ne songeai à en gémir. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

AU BALLON-POSTE

I

Va! pars, ballon! le ciel te mène!
L'air est à Dieu, non pas au roi;
Bismark même, en son désarroi,
Ne peut depouiller ton domaine.

Au-dessus de l'horreur des bois,
Roule, éblouissant comme un monde,
Sur cette fourmilère immonde
De la barbarie aux abois.

Navigue en paix dans la lumière,
Dans la splendeur de ta fierté :
On ne fait point la liberté,
De par Guillaume, prisonnière!

Monte, léger comme Ariel.
De ta nacelle aérienne,
Crie à la horde prussienne :
— *Vid cœli*, route du ciel!

Monte, monte, radeau céleste!
Promène dans les champs d'azur
Nos chers plis sous pavillon sûr,
Notre âme entière qui te leste.

Nos baisers, — qui sait? — notre adieu,
Notre foi, que le droit explique,
Et notre jeune République,
Emporte tout plus près de Dieu!

II

Puis, vers les herbages fertiles
D'un hameau béni de l'Ouest,
Descends la manne de ton lest
Aux chères bouches inutiles.

Dis au père que Paris, ceint
Pour le combat comme l'archange,
Ce Paris qu'ils disaient de fange,
Qu'ils ont osé dire assassin,

Est et sera la ville sainte,
De l'honneur le gardien debout;
Qu'il n'a qu'un vaste cœur qui bout
Dans une fraternelle étreinte.

Dis-lui que bloqué, noir, farouche,
Indomptable, tout frémissant,
Ce même Paris a du sang
Au cœur, de la poudre à la bouche!

Qu'au front il a ses chassepots
Étincelants pour auréole,
Et pour univers la coupole
Des plis gonflés de ses drapeaux;

Qu'il n'a qu'un temple : ses murailles ;
Et qu'une bouche de fer : non!
Et qu'un poète : le canon;
Qu'une richesse : ses mitrailles ;

Et qu'un orchestre : ses clairons,
Et qu'un seul hôte : son courage ;
Et qu'une maîtresse : sa rage ;
Et qu'un immense cœur : mourons!

Et pour spectacle, que la fête
Du Mont-Valérien qui rugit
Comme une lionne, et rougit,
Ce Sinaï, de sa tempête!

III

Dis à ma mère que, ce soir,
Ma fiancée est ma guérite;
Qu'elle embrasse bien Marguerite,
Lui souris et lui dise : Espoir!

Dis à ma sœur, brave Marie!
Que sa dernière lettre est là
Sur ce cœur qu'elle consola.
Dis à son chérubin qu'il prie.

A mon frère, dis d'accourir,
Et que chaque feuille qui tombe
De l'ennemi marque une tombe
Où nos lauriers vont refleurir!

Enflamme les bras et les âmes!
Crie à tous : — « Aux armes! Voyez,
« Ce sont vos champs et vos foyers,
« Ce sont vos filles et vos femmes,

« Votre honneur, — ces pures clartés,
« C'est votre mère, la Patrie,
« Se redressant, belle et meurtrie,
« Qu'ils vont piller, souiller!... Partez!

« Levez-vous tous! De la montagne
« Et de la plaine, levez vous!
« Sus à l'envahisseur! A nous,
« Auvergne, Gascogne, Bretagne!

« Normands, Tourangeaux et Picards,
« Bourguignons, Provençaux et Basques,
« A la rescousse! Sus aux casques!
« Vous en aurez chacun vos parts! »

IV

Et toi, voile chère, qui portes
La République et son destin,
Au vent d'est, de ce doux matin,
Le ciel t'ouvre ses blanches portes!

Je te vois, d'un regard sercain,
Franchir la hauteur embrasée,
Et, légère bulle irisée,
Voguer sur le fer et l'airain.

Tout un peuple embrasse l'espace.
Ta sphère s'abaisse, décroît,
Puis, à l'horizon, l'œil ne croit
Voir qu'un flocon perdu qui passe..

Vaisseau vengeur, va sûrement!
Dans la nue, au-dessus des aires,
Dieu, va te donner les tonnerres
Et les foudres du châtiment.

8 octobre.

ÉMILE VILLARS.

CHRONIQUE MUSICALE

PANEM ET CIRCENSES.

Nous savons bien ce que nous ferions si nous avions l'honneur et le malheur de diriger à l'heure qu'il est un théâtre fermé..... Pourtant notre idée, si simple qu'elle soit, pourrait bien donner de l'humeur aux gens « pratiques » qui pour se venger de ne l'avoir point trouvée la repousseraient avec tout le manque d'égards dû à un paradoxe.

Et, en effet, les gens qui se qualifient de pratiques ne sont le plus souvent que des gâte-métier de l'espèce des tardigrades, et qui ont le cerveau emprisonné dans un cercle étroit d'idées routinières comme ils ont le cou étranglé par leur cravate blanche. Tout ce qui a un parfum d'imprévu, d'inusité, leur donne des nausées.

Mais qu'à cela ne tienne! car à l'heure où nous avons le chagrin de vivre, tout est nouveau autour de nous, nous nageons dans l'inédit, grâce à Bismark, entrepreneur de calamités nationales, et à son fidèle Guillaume II.... ou III (je n'ai jamais su au juste).

Serait-il donc si étonnant, au milieu de tant de choses stupéfiantes, de voir les théâtres s'occuper d'artillerie? Déjà, avec le plus louable zèle, ils se sont transformés en hôpitaux. Mais ils pourraient faire quelque chose de plus et utiliser, au profit de la ville de Paris, les forces dont ils disposent. J'entends qu'on devrait en ouvrir quelques-uns qui donneraient des spectacles de circonstance dont le produit serait destiné à la fabrication des canons. Car vous savez que nous n'aurons assez de canons que quand nous en aurons trop.

Pour compléter ce plan d'armement par la musique, je demanderai que le prix des places soit adouci, afin d'arriver à faire salle comble, et ainsi d'éviter un déficit. Qui, en effet, supporterait le déficit? Il serait injuste de le mettre au compte de la direction qui, en cas de gain, ne devrait pas encaisser un centime.

Il est vrai que le bénéfice serait assuré avec un spectacle attrayant et un tarif modéré. Et puis, comptez sur la foule qui, pour être admirable dans la fière attitude qu'elle a prise devant l'ennemi, n'en est pas moins prise d'un légitime appétit pour les jouissances de l'esprit. Et à cet égard nous faisons abstinence depuis assez de temps pour que l'heure du décarême soit curieusement attendue. Il n'est pas à dire que les folâtreries à la mode sous le dernier règne seraient de mise en ces jours de deuil que nous traversons; mais il est, Dieu merci, des œuvres d'un style sévère qui ne choqueraient en rien les convenances; et je ne sache pas que ce soit une manière de sauver sa patrie que de se priver d'entendre *Guillaume Tell*, *Joseph* ou le *Trovatore*.

Je compte aussi, comme source de bénéfice, la modicité du cachet dont les artistes voudraient bien se contenter. Eh! mon Dieu! je sais bien que parmi eux il en est qui littéralement meurent de faim. Mais leur pain, comme celui de tous, un jour viendra où nous irons le chercher à Tours, au Mans, ou à Amiens, c'est-à-dire aux trois points cardinaux sur quatre que les envahisseurs n'ont pu

envahir. Or, encore une fois, il faut du canon pour accomplir ces voyages, pour « aller au marché » dans les départements. Et ce serait une belle chose que d'obtenir *panem* au moyen de *circenses*.

Combien coûte un canon? Je ne saurais le dire au juste; pourtant j'affirme qu'avant une semaine nous aurions le canon de l'Opéra, celui de l'Opéra-Comique, celui du Lyrique, celui des Italiens (lequel reviendrait de droit au général Garibaldi). Ah! messieurs les Prussiens, quelle musique!

Essayez de mon moyen; et si vous ne récoltez pas assez de gros sous pour fondre un canon, vous aurez toujours bien gagné le prix d'un pistolet.

ALBERT DE LASALLE.

LES PROJECTILES PRUSSIENS

On nous raconte, dit *l'Univers*, que l'on a retrouvés intacts un assez grand nombre d'obus lancés par les Prussiens; ces obus n'auraient donc pas étalé? Ce fait n'a rien qui doive nous surprendre. Les obus prussiens sont du système dit « à percussion, » c'est-à-dire que leur explosion n'a lieu qu'au moment où le projectile, rencontrant un obstacle, le choc enflamme une capsule fulminante; il suffit donc que l'obus tombe sur tout autre point de la périphérie que sur la fusée pour que l'explosion n'ait pas lieu.

Nos obus, au contraire, ont trois mèches, dont la longueur est calculée sur le temps que le projectile met à parcourir sa trajectoire. En découvrant la mèche correspondant à la distance du but à atteindre, l'obus éclate ou doit éclater au moment où il touche le sol. Il arrive assez fréquemment qu'il fait explosion avant d'avoir accompli son parcours; mais les éclats, en tombant, peuvent être encore efficaces, et le sont généralement, et mieux vaut, du reste, que l'explosion soit moins meurtrière qu'elle ne se produise pas du tout.

On a aussi remarqué que la proportion du nombre des blessés avec celui des morts était beaucoup plus considérable dans l'armée française que dans l'armée prussienne. Cela tient à la supériorité du chassepot sur le fusil Dreyse.

La balle prussienne est lourde, massive, en forme d'olive. Cette forme ne donne au projectile aucune stabilité sur le parcours de la trajectoire et se prête, au contraire, très-facilement aux ricochets sur le moindre obstacle. Elle est, en outre, un peu trop petite pour le calibre de l'arme, en sorte que le forçement et la rotation sont fort imparfaits.

M. V.

L'AURORE BORÉALE

24 OCTOBRE 1870.

Du rempart de Bicêtre et de l'Observatoire du Luxembourg.
Note communiquée par M. Chapelas-Coulvier-Gravier et M. Jesmann, son aide.

Le 24, à huit heures du soir, Paris a été brillamment illuminé par une aurore boréale magnifique; une simple bande de s'ratus qui ne s'élevait pas à plus de 7° au-dessus de l'horizon, n'a gêné en rien l'observation.

Dès 7 heures, une clarté d'une blancheur remarquable apparaissait au nord et faisait déjà présager un phénomène peu commun; peu à peu le ciel prenait une teinte d'un beau rose; puis, tout à coup, partant du centre du petit arc qui n'était pas encore visible, s'éleva un quadruple rayon, qui mérite d'être signalé d'une manière particulière, car il présentait exactement les nuances nationales.

De 8 h. 15 m. à 8 h. 30 m., l'aurore était dans toute sa splendeur; le petit arc visible alors s'élevait jusque alpha et lambda du Dragon. Le grand arc, parfaitement accentué, s'étendait de alpha de la Baleine à theta Aigle, soit en amplitude, 180°, et s'élevait jusqu'au carré de Pégase, soit en altitude, 110°.

Du petit arc, qui était d'un blanc verdâtre, s'élevaient une grande quantité de beaux rayons de même couleur que le petit arc à leur base et d'un rouge sang très-intense à leur extrémité supérieure.



PARIS. — Aspect de l'aurore boréale du 24 octobre, à 8 heures du soir. (D'après le croquis de M. Chapelas-Coulvier-Gravier.)

Ces rayons s'étendaient tantôt en plaques rouges, tantôt, reprenant leur forme primitive, s'élançaient de nouveau jusque passé le zénith.

De 8 h. 30 m. à 8 h. 45 m., le petit arc semble comme rompu par une force violente. Le phénomène se divise en deux parties: la plus petite, celle de l'est, conserve sa courbure; l'autre, déchiquetée à ses deux extrémités, n'est plus qu'un amas informe de teintes verdâtres.

En même temps, les plaques rouges et les rayons de même couleur s'affaiblissent peu à peu pour disparaître presque complètement, laissant toutefois, au-dessous du carré de Pégase, trois pointes de rayons isolés du reste du phénomène, et ressemblant pour

la forme, comme pour la couleur, à trois pointes de flammes. Pendant ce temps persistaient, aux deux extrémités de l'aurore, deux plaques rouges sang, qui semblaient augmenter d'intensité comme de volume à mesure que les couleurs centrales s'affaiblissaient.

A 8 h. 45 m., le phénomène semble s'éteindre; la teinte générale s'affaiblit et fait place à une teinte blanchâtre très-brillante, qui persiste jusqu'à 9 h. 30 m., après quoi le ciel reprend sa teinte ordinaire.

De 10 h. à 10 h. 45 m., le ciel se couvre presque entièrement; quelques éclaircies seulement à l'horizon N. laissent échapper des lueurs blanches qui vont s'accroissant de plus en plus.

De 10 h. 45 m. à 11 h., le phénomène reparait avec ses teintes rouges magnifiques; enfin jusqu'à minuit, heure à laquelle l'apparition s'efface complètement, ce ne sont que des intermittences de plaques rouges et de beaux rayons.

Le mouvement général du phénomène était de l'ouest à l'est et du nord au sud.

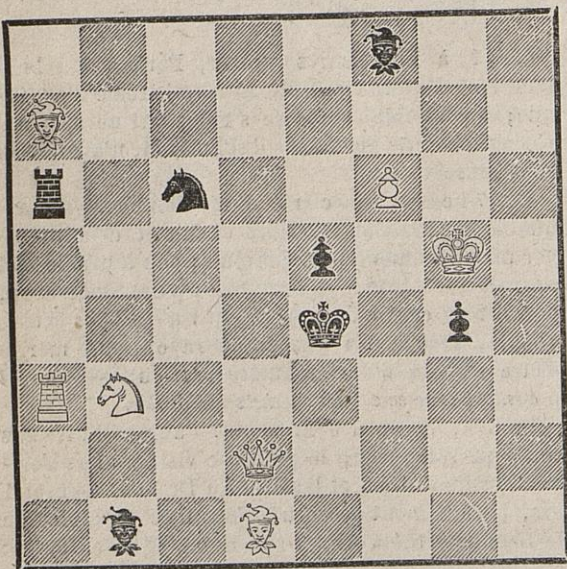
Pendant la durée de cette apparition remarquable, quinze météores filants ont été relevés avec le plus grand soin. Il est à remarquer aussi que ces étoiles suivaient une direction coïncidant parfaitement avec la résultante des deux forces qui agissaient sur l'aurore boréale.

CHAPELAS-COULVIER-GRAVIER.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 352

COMPOSÉ PAR M. E. THOMAS



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 350.

- | | |
|---------------------|---------------|
| 1. F 5 FR | 1. F 4 T |
| 2. D 6 T, échec | 2. ad libitum |
| 3. F, échec et mat. | |

(A)

- | | |
|---|---------------------|
| 2. D pr. F, échec | 1. F pr. F, échec |
| 3. F, mat. | 2. R joue |
| | 1. Tout autre coup. |
| 2. D 6 C, échec et mat le coup suivant. | |

P. JOURNOUD.

JOURNAL OFFICIEL
DES
GARDES NATIONALES DE FRANCE

(Recueil mensuel)

10 francs par an

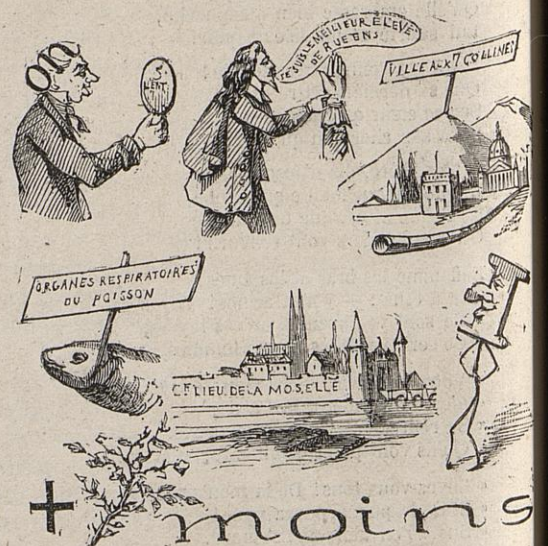
Administration: Librairie Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS
Les rois ont les bras longs.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE